

GALERIE

DES CONTEMPORAINS

PARIS. — IMP. NAPOLÉON CHAIX ET Ce, RUE BERGÈRE, 20.

GALERIE

DES

CONTEMPORAINS



TEXTE BIOGRAPHIQUE PAR

DOLLINGEN

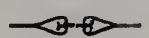
PORTRAITS EN PIED, PHOTOGRAPHIÉS PAR

DISDÉRI

PHOTOGRAPHE DE S. M. L'EMPEREUR
DE LL. AA. II. LE PRINCE ET LA PRINCESSE NAPOLÉON
DE S. A. I. LA GRANDE-DUCHESSE MARIE DE RUSSIE, ETC., ETC.
ET DES THÉATRES IMPÉRIAUX.



TOME DEUXIÈME



CHEZ LES AUTEURS :

DISDÉRI
Boulevard des Italiens, 8,

DOLLINGEN
Rue Vivienne, 48.

1862

LISTE DES CONTEMPORAINS

CONTENUS DANS CE VOLUME.



Disdéri, Phot.

Mr THIERS.

THIERS

(LOUIS-ADOLPHE)

Né à Marseille, le 16 avril 1797, dans les rangs les plus modestes de la bourgeoisie, il est le vivant exemple de ce que vaut l'étude mariée au talent. On pense bien que, dans un cadre aussi restreint que l'est le nôtre, il est impossible de donner une idée complète d'une des personnalités les plus considérables de ce siècle. Cette Notice ne se flatte donc pas d'être une biographie; ce ne sera qu'un assemblage de faits chronologiques, assez exact pour permettre au lecteur de voir d'un coup d'œil tout ce qu'a accompli l'homme qui fait l'objet de cette publication.

Au sortir du collége de sa ville natale, M. Thiers alla faire ses études de droit à Aix. On sait de quelle ma-

nière il sut conjurer la partialité de quelques membres de l'Académie de cette ville, qui avait mis au concours l'*Éloge de Vauvenargues*. Ayant, par ce stratagème, obtenu le prix et l'accessit, il n'en était pas moins pauvre. Reçu avocat en 1820, il plaida avec succès; mais ses goûts et les tendances de son esprit le portant de préférence au culte des lettres, il partit pour Paris, en compagnie de M. Mignet, son condisciple, qui devait devenir son collaborateur.

A Paris, les deux jeunes gens attirèrent bientôt l'attention. M. Manuel introduisit M. Thiers au *Constitutionnel*, et M. Mignet au *Courrier français*. — Le futur homme d'État ne mit pas longtemps à se faire connaître. En lui, on avait trouvé un journaliste de première force. Beaucoup de ses premiers articles eurent un très-grand retentissement. Tous les recueils littéraires du parti libéral s'offraient à lui; il écrivit ainsi aux *Tablettes historiques*, à la *Minerve*, à la *Revue encyclopédique*, où il publia une excellente Étude sur *Law et son Système*. Sur tant de preuves données, on lui proposa d'écrire une *Histoire de la Révolution française*. Travailleur infatigable, il se voua à cette œuvre

à laquelle l'éditeur voulut d'abord donner le patronage de M. Félix Bodin, bien que celui-ci demeurât complétement étranger à l'ouvrage, qui, à dater du troisième volume, parut sous le nom seul de son auteur, M. Thiers.

Sur ces entrefaites, la révolution de Juillet éclata ; M. Thiers en fut le principal artisan. En 1829, il avait fondé, concurremment avec MM. Mignet et Armand Carrel, le *National,* comme une machine de guerre pour renverser les Bourbons de la branche aînée. A la veille de la lutte, dans une réunion fameuse de journalistes et de députés, il rédigeait la Protestation du coup d'État de Charles X, en apposant le premier son nom au bas : « Il faut des signatures, disait-il, ou plutôt il faut des têtes. »

Nous glisserons sur le long rôle qu'il a joué sous Louis-Philippe. Tour à tour conseiller d'État, député, sous-secrétaire d'État aux finances, puis ministre de l'intérieur, puis ministre de l'agriculture et du commerce, puis ministre des affaires étrangères et président du conseil, il a été la personnification la plus exacte de la bourgeoisie française de 1830 à 1848. Dans les entr'actes

assez longs où il a eu à sortir du pouvoir, il s'est mis plusieurs fois à la tête de l'opposition; et, dans l'un et dans l'autre cas, nul homme n'a plus payé de sa personne, plus agi, plus veillé, plus parlé, plus écrit, ni plus gouverné. C'est lui qui a pacifié la Vendée en faisant arrêter la duchesse de Berri; c'est lui qui a fait placer la statue de Napoléon sur la colonne et ramener à Paris les cendres du prisonnier de Sainte-Hélène; c'est lui qui a fait achever la Madeleine, l'Arc-de-Triomphe et le palais du quai d'Orsay; c'est lui qui a fait construire les fortifications et voter les lois de septembre; c'est lui aussi qui a dirigé toute la campagne réformiste de 1847, qui a amené le 24 février 1848.

A la Constituante et à la Législative, il siégeait à droite et s'est séparé de l'Élysée. Arrêté au 2 décembre, il a été exilé un moment en Belgique, et est revenu ensuite à Paris, où il s'occupe d'achever l'***Histoire du Consulat et de l'Empire***, l'un de ses plus beaux titres de gloire.

D.

PARIS. — IMP. NAPOLÉON CHAIX ET Ce, RUE BERGÈRE, 20. — 9676



Disdéri, Phot

Mr GUIZOT.

GUIZOT

(FRANÇOIS)

Né à Nîmes, le 4 octobre 1787, de parents calvinistes qui occupaient une position honorable dans la bourgeoisie du Midi. Le malheur a allaité ses premières années. Pendant la tourmente révolutionnaire, l'enfant devait voir son père, avocat distingué du Gard, porter sa tête sur l'échafaud de la Terreur. Après cet événement fatal, sa mère se retirait à Genève, en emmenant avec elle son jeune fils. C'est donc dans cette ville que le futur homme d'État a reçu sa première éducation et a commencé les études qui devaient le conduire à être un des personnages les plus célèbres de son temps.

Au commencement de l'Empire, le jeune Guizot arrivait à Paris, pauvre et sans nom, cherchant à y trouver la réputation et la fortune qu'il n'avait pas. Dans sa pensée, il devait se vouer à la carrière du professorat. M. de Fontanes, grand-maître de l'Université, lui servait de protecteur. Cependant un secret penchant poussait le nouveau venu à cultiver les lettres. La profession d'écrivain pouvait être fort honorable alors, mais elle donnait peu de lucre. M. Guizot fit le rude apprentissage du métier de journaliste dans le *Publiciste*, feuille politique et littéraire, où travaillaient près de lui Charles Nodier et Mlle Pauline de Meulan. Ce fut même au sujet de cette collaboration que l'apprenti journaliste devint le mari de cette femme d'élite.

Chez Mlle Pauline de Meulan se réunissaient tous les hommes qui désiraient voir appliquer à la France la forme du gouvernement parlementaire. M. Guizot trouva naturellement des appuis et des amis parmi ces personnages. Aussi fut-il vite appelé à de hautes fonctions au retour de la branche aînée des Bourbons. Mais les destins et les flots sont changeants, ainsi que l'a dit un poëte : M. Decazes entraîna dans sa chute le nouvel

homme d'État. En quittant les avenues du pouvoir, M. Guizot redevint professeur et homme de lettres. Les biographes racontent que ç'a été l'époque la plus occupée de sa vie.

En effet, il parlait éloquemment à la jeunesse d'alors, de concert avec MM. Victor Cousin et Villemain. D'un autre côté, il rassemblait les nombreux matériaux relatifs à l'*Histoire d'Angleterre;* il écrivait l'*Histoire de la civilisation en Europe*, composait des brochures et se faisait annexer à la Société libérale : *Aide-toi, le ciel t'aidera.* En juillet 1830, grâce à tous ces précédents, il se trouvait à la tête de l'opposition parlementaire. Député de Lisieux, il était chargé par la réunion Laffitte de rédiger l'adresse des 221 au roi Charles X, et aidait ainsi à l'explosion révolutionnaire des Trois Jours.

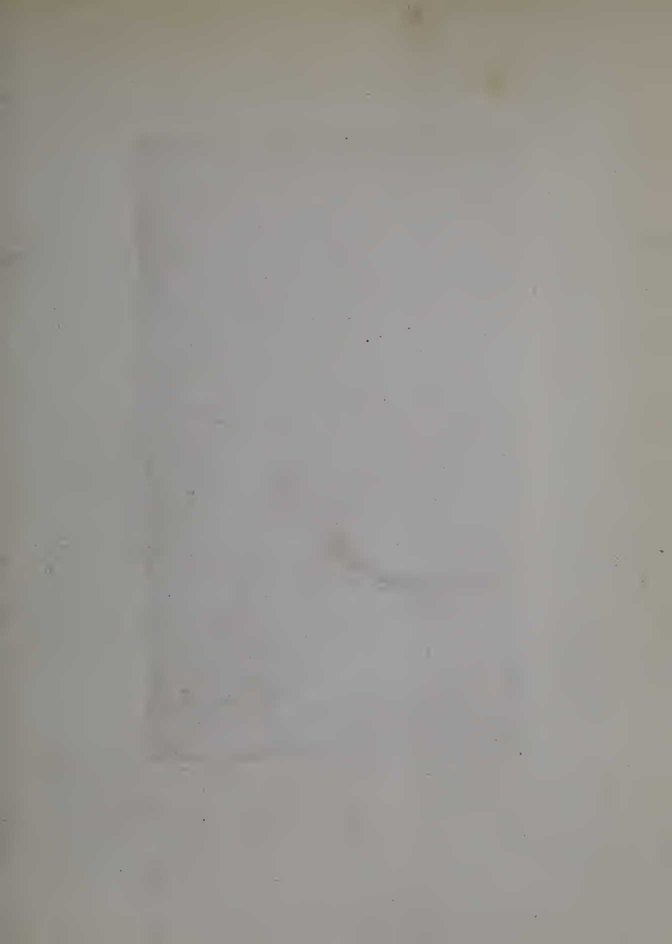
Dans cette Notice si exiguë, nous ne pouvons raconter avec détail le rôle qu'a joué M. Guizot aux affaires de 1830 à 1848. Tour à tour ministre, ambassadeur, il a tenu le haut du pavé en France. Orateur de forte race, nul n'a tant ni plus passionnément parlé à la tribune. Depuis que la chute de la monarchie l'a relégué dans la vie privée, il est revenu aux lettres, à l'histoire

et à la littérature, ces nobles passe-temps qui consolent de tout.

Il faut bien dire à sa louange que l'ancien harangueur de la Sorbonne n'a pas délaissé ses principes. Dans les *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*, et dans les articles de *Revue* qu'il publie, M. Guizot ne cesse de mettre en relief la grandeur de la France régie par un gouvernement constitutionnel. L'âge étant venu pour lui de s'asseoir au banc des Nestors, il s'occupe d'une édition de ses Œuvres complètes; ce sera une sorte de testament politique et littéraire, un adieu donné à cette société française aux destinées de laquelle le professeur, le journaliste, l'orateur, l'historien et l'homme d'Etat ont si longtemps présidé. Tous ces types vaillants, en effet, se retrouvent dans la personnalité de l'auteur de la *Vie de Washington*.

P. A.

IMP. DE NAPOLÉON CHAIX ET Ce, RUE BERGÈRE, 20. — 366.





Disdéri, Phot.

BARON DE TALLEYRAND.

LE BARON DE

TALLEYRAND-PÉRIGORD

Il faut revenir au merveilleux aphorisme de la *Cuisinière bourgeoise* : « Voulez-vous faire un civet ? prenez un lièvre. »

Pour faire un excellent diplomate, un homme élevé dans les allures du grand monde et dans la science du droit international, prenez un Talleyrand-Périgord. Celui dont nous inscrivons le nom en tête de cette Notice était et est resté longtemps ambassadeur de l'Empereur des Français auprès du roi Victor-Emmanuel.

Ce nom d'un ministre plénipotentiaire si éclatant signifie que notre envoyé auprès du prince le plus puissant de l'Italie actuelle a su se conformer aux traditions de sa famille. M. le baron Paul de Talleyrand, baron de Périgord, n'est qu'un petit-neveu, à la mode de Bretagne, du célèbre prince de Bénévent. On sait, en effet, que l'homme éminent qui a si longtemps représenté la politique française à Vienne, à Vérone et à Londres n'a pas laissé d'enfants ; il n'avait que des collatéraux. La branche à laquelle appartient le diplomate dont nous nous occupons en ce moment, était de cette famille renommée pour sa distinction et pour son esprit.

Notre ambassadeur à Bruxelles est né à Paris en 1821. Il a eu pour père le baron de Talleyrand-Périgord, général, grand d'Espagne, ancien pair de France, homme attaché, comme tous les membres de sa famille, à la branche aînée des Bourbons, mais sachant placer la France au-dessus de toutes les prédilections. Vaillant officier, il avait assisté à quelques unes des brillantes batailles du premier Empire. Pair de France, ainsi que nous venons de le dire, il ne s'était mêlé aux épisodes de

la vie politique qu'avec une très-grande réserve. En réalité, il s'est confiné dans un sage repos à dater de la révolution de 1830.

Quant au baron Paul de Talleyrand-Périgord, l'aîné de ses fils, il a cru devoir adopter pour carrière celle où son illustre parent avait laissé une réputation européenne. Homme du monde et homme d'étude, il ne pouvait manquer de parvenir rapidement à un des postes les plus importants. Les grands événements dont l'Italie est le théâtre depuis près de quinze années ont besoin d'être modérés ou dirigés par des esprits d'élite : il a dû naturellement trouver sa place parmi les personnages de haute taille qui jouent un rôle dans ce grand drame.

Nous n'avons pas à entrer dans le détail de la vie diplomatique de M. le baron de Talleyrand-Périgord. De tous les faits auxquels il s'est mêlé, nous ne voulons rappeler que celui qui concerne l'invasion du patrimoine de saint Pierre par les forces piémontaises. En apprenant que le général Cialdini venait de s'avancer dans l'Ombrie à la tête de son armée, l'ambassadeur

français redemanda ses passeports et partit pour Paris. La fermeté dont il a fait preuve dans cette conjoncture démontre qu'il y a en lui un homme énergique. Les Notes et les Rapports qu'il rédige annoncent aussi un lettré dont l'esprit est orné et plein de bon goût.

Après avoir redemandé ses passeports, M. de Talleyrand-Périgord est revenu à Paris ; il vient d'être nommé ambassadeur de Napoléon III auprès du roi des Belges. On sait qu'il succède dans ces fonctions à M. de Montessuy. C'est un poste éminent, digne du nom qu'il porte.

D.

IMP. DE NAPOLÉON CHAIX ET Cᵉ, RUE BERGÈRE, 20. - 5404.



Disderi Phot

Mr. DUPIN.

DUPIN

(AINÉ)

Né en 1783 dans la Nièvre, il a reçu concurremment avec ses deux frères, Charles et Philippe, une éducation de Spartiate dont il lui est toujours resté quelque chose. Homme de la France nouvelle, il était étudiant en droit sur la fin du Consulat et se faisait recevoir avocat au commencement de l'Empire. Il avait alors pour jeunes collègues plusieurs débutants qui devaient se faire un nom : MM. Teste, Hennequin et Mauguin. Très-âpre au travail, il devenait un praticien habile dans la science du droit. Tout ce savoir ne l'empêcha pas cependant

d'être refusé lorsqu'il se présenta pour occuper une chaire de droit qui était vacante.

En 1814, les électeurs de la Nièvre l'ayant envoyé les représenter au Corps législatif, il prit place parmi les députés de l'opposition; il croyait que la France voulait quelque chose de plus que l'acte additionnel. Quand nos revers firent péricliter l'Empire, il vota contre le maintien de Napoléon Ier et la nomination de Napoléon II. Au second retour des Bourbons, il se présenta de nouveau aux élections de la Nièvre, mais il ne fut pas nommé.

M. Dupin aîné revint au barreau et y prit une belle place. En peu de temps, il s'y était acquis une grande réputation. Tous ceux qui étaient accusés par la Restauration trouvaient en lui un défenseur toujours prêt et toujours animé de la plus virile éloquence. Il partagea avec M. Berryer l'honneur de défendre le maréchal Ney, déféré à la Cour des pairs pour crime de haute trahison. Il fut ensuite l'avocat des trois Anglais compromis dans l'affaire de Mme de Lavalette. Généraux de Napoléon et

écrivains de la presse libérale, il parlait pour tous ceux qui avaient à répondre à la justice toujours menaçante de la Restauration.

Parmi les clients de M. Dupin aîné se trouvait Béranger. Sa parole ne put sauver d'une condamnation à la suppression, à la prison et à l'amende, ni le chansonnier, ni les chansons. Mais déjà une très-grande popularité entourait le nom de M. Dupin aîné. Vint la révolution de Juillet. L'avocat de Varzi devait être un des hommes que cet événement politique mettrait surtout en évidence. Ami et conseil de Louis-Philippe d'Orléans, devenu roi-citoyen, M. Dupin aîné fut tour à tour ou président de la Chambre des députés ou avocat général près la Cour de cassation.

Nous n'avons rien dit encore des tendances littéraires de M. Dupin aîné. Rompu à toutes les formes du discours, il prit un jour la plume du publiciste et composa un grand nombre d'ouvrages qui roulent tous ou presque tous sur la jurisprudence et la législation. L'*Histoire du procès de Jesus-Christ*, qui est une sorte de leçon donnée à la magistrature, est un des plus connus. — L'Aca-

démie française l'a élu parce qu'il représentait plus spécialement l'éloquence du barreau.

Après 1848, M. Dupin aîné a été tour à tour représentant du peuple et président de la Législative. Il est aujourd'hui procureur général près la Cour de cassation et membre du Sénat.

Voltairien comme toute la génération au milieu de laquelle il a été élevé, M. Dupin aîné n'a jamais cessé de lutter contre les hommes et les idées de Rome. Au Sénat, sa verve intarissable s'épanche en paroles éloquentes ou malignes toutes les fois qu'on met sur le tapis des questions qui se rapportent de près ou de loin aux querelles qui divisent la France et la Papauté. M. Dupin aîné écrit et fait paraître ses *Mémoires* comme tous les personnages importants de notre époque.

D.

IMP. DE NAPOLÉON CHAIX ET Cᵉ, RUE BERGÈRE, 20. — 5404.



Disdéri, Phot.

Mr F. DEVINCK.

FRANÇOIS DEVINCK.

Il est né à Paris, en 1806, d'une famille originaire de l'Alsace. Homme intelligent, studieux, actif, il s'est fait de bonne heure une position honorable dans le commerce de la capitale. Un des premiers parmi les fabricants de chocolat, il a su approprier le concours de la mécanique à la fabrication de cet élément essentiel du système alimentaire actuel, et pour démontrer que son procédé était exempt de sophistication, il a disposé ses ateliers de telle sorte qu'ils fonctionnent, le jour et le soir, rue Saint-Honoré, sous les yeux mêmes des passants. Il est juste d'ajouter qu'il a de même inauguré le bienfait d'une baisse notable dans l'industrie des chocolats.

M. François Devinck n'a pas dépensé ses efforts en pure perte. Indépendamment du lucre si légitime qu'il y trouvait, il se faisait un nom considérable sur la place de Paris. Aux diverses expositions générales de l'industrie française qui ont eu lieu sous Louis-Philippe et depuis le 24 février, il obtenait des médailles de première classe. Il devenait aussi président du tribunal de commerce. Ces fonctions lui ont permis d'être nommé tour à tour chevalier et officier de la Légion d'honneur.

Tenant, par les racines de son passé et par l'importance de ses intérêts commerciaux, à cette bourgeoisie parisienne qui regardait la révolution de 1848 comme une défaite, il faisait nécessairement partie des groupes d'hommes politiques qui combattaient ses tendances. C'est pour cela qu'il a figuré sur les listes de l'*Union électorale* pour les élections de 1849 à l'Assemblée législative ; mais n'ayant pas été élu, il se remit à cultiver ses intérêts industriels, en attendant son jour.

Ce jour ne devait venir que sur la fin de la session, en 1851. La loi du 31 mai, faite en grande partie par les dix-sept chefs de la majorité réactionnaire, recevait alors

une première application. M. Devinck n'hésita pas à se présenter sous ses auspices. Mais cette loi, qui n'était du goût ni du prince Président de la République, ni de l'opposition radicale, fut l'objet d'un mouvement très-prononcé d'abstention. Il en résulta que, n'ayant pas de concurrents, M. François Devinck fut élu d'emblée le 30 novembre. Cependant, son élection n'était pas destinée à être validée, puisque l'acte du 2 décembre qui dissolvait la Législative éclatait deux jours après.

Dans son amour de l'ordre, M. F. Devinck, oubliant ce contre-temps, fit acte d'adhésion au nouveau gouvernement, et il a été depuis lors élu successivement deux fois député au Corps législatif. Il fait, de même, partie de la Commission départementale de la Seine.

Homme spécial en matière de finances, M. François Devinck est du nombre des orateurs qni éclairent le plus notre pays quand se présente la discussion sur le budget des dépenses et sur celui des recettes. Les esprits compétents lui reprochent de voir la situation financière de la ville de Paris trop en rose. Cela leur paraît bizarre parce qu'il a déclaré lui-même à la tri-

bune, au début de la session de 1861, qu'il voyait la situation financière de la France trop en noir. — Une autre de ses opinions, c'est d'aimer, dit-il, à voter de gros traitements. Mais, en somme, c'est un homme fort utile dans un parlement.

Dans un pays tel que la France, où la vieille noblesse s'en va et où la jeune noblesse croit qu'il est beau de ne pas travailler, les hommes de la trempe de M. François Devinck sont fort précieux ; on les appelle naturellement à occuper les places secondaires et quelquefois même les premières places. Ils rendent de grands services et contribuent plus que beaucoup d'autres à la grandeur et à la prospérité de l'État.

D.

IMP. DE NAPOLÉON CHAIX ET Ce, RUE BERGÈRE, 20. — 3654.



Disdéri, Phot.

HALEVY.

HALÉVY

(JACQUES-ELIE-FROMENTAL)

Né à Paris, le 27 mai 1799, de parents israélites, nommés simplement Lévy. Il entra au Conservatoire à l'âge de dix ans, dans la classe de solfége de Cazot Deux ans après, il étudiait le piano sous Charles Lambert, et l'harmonie sous Berton. A quinze ans, il était un des élèves distingués de la classe de contre-point de Cherubini ; à dix-sept, il concourait pour le grand prix de l'École des beaux-arts ; et enfin, en 1819, à vingt ans, il l'obtenait avec la cantate d'*Herminie.*

Le voilà donc arrivé à ce point difficile et envié du prix de Rome, qui est, pour les jeunes musiciens, la première étape du chemin de la gloire. Mais, hélas ! que de distance entre cette première étape et la seconde, qui est

la représentation d'un opéra ! Halévy, prix de Rome, ne parvint cependant au théâtre qu'en 1827, avec un opéra en un acte, intitulé : *l'Artisan.*

Cet opéra fut joué à Feydeau et n'eut qu'un médiocre succès ; mais, l'année suivante, Halévy fit, avec Riffaut, pour la fête du roi Charles X, une pièce de circonstance qui attira l'attention : *le Roi et le Batelier.* En 1829, les Italiens donnèrent, du jeune compositeur, un grand opéra en 5 actes : *Claris*, dans lequel chanta Mme Malibran.

Claris fut applaudi, et, désormais, Halévy était ce qu'on appelle *arrivé*, c'est-à-dire que nos scènes lyriques s'ouvraient pour lui sans efforts. Il y parut avec de grands opéras, des opéras-comiques, des ballets, tantôt obtenant un succès, tantôt essuyant une défaite; — car le caprice du dieu Hasard en réserve même aux grands artistes.

De 1829 à 1835, Halévy donna le *Dilettante d'Avignon; la Langue musicale; les Souvenirs de Lafleur* (pour la rentrée de Martin à l'Opéra-Comique) ; acheva

la partition de *Ludovic*, commencée par Hérold; et composa deux ballets : *Manon Lescaut* et *la Tentation*.

C'est en 1835 que parut ce magnifique opéra de *la Juive*, qui fut un des grands succès du siècle , et fit, du jeune maestro, un prince de l'art. Reicha venait de mourir; les portes de l'Institut s'ouvrirent à deux battants devant Halévy, qui n'avait pas, alors, plus de trente-sept ans. Les décorations et toutes les féeries de la gloire vinrent au-devant de lui; les théâtres s'arrachèrent ses œuvres; enfin, jamais peut-être opéra n'eut un succès à la fois si subit, si éclatant et si solide.

Nous avons eu depuis au Grand-Opéra : *Guido et Ginevra*, (1838); *la Reine de Chypre* (1841); *Charles VI* (1842); *le Juif-Errant* (1855); *la Magicienne* (1858). Enfin, il y a quelques années, M. Halévy a fait représenter à Londres, avec beaucoup de pompe, *la Tempesta*, opéra composé sur un *libretto* italien de Shakespeare.

L'Opéra-Comique a donné, de M. Halévy, depuis le grand succès de *la Juive* : *l'Éclair*; *les Treize* (1839);

le Drapier (1840) ; *le Guitarero* (1841) ; *les Mousquetaires de la Reine* (1846) ; *le Val d'Andorre* (1848) ; *le Nabab* (1853) ; et *Valentine d'Aubigny* (1856).

Fromental Halévy est professeur au Conservatoire depuis 1833, décoré depuis 1835, membre de l'Institut depuis 1836 ; et officier de la Légion d'honneur depuis 1845. Après la mort de M. Raoul Rochette, il est devenu secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts. C'est en cette qualité qu'il a dû faire l'éloge de plusieurs confrères morts, MM. Onslow, Blouet, David d'Angers, Simart, etc. On lui doit aussi quelques articles de critique.

M. Halévy est un homme d'esprit, un charmant causeur, un critique fin et un lecteur excellent, ce qui ne nuit à rien pour ses auditeurs de l'Académie ; comme musicien, on se plaît à lui reconnaître, sinon une inspiration toujours présente, au moins une science énorme, et à faire de sa manière un *mezzo-termine* entre l'école italienne et l'école allemande, un trait d'union entre l'auteur des *Huguenots* et celui de *Guillaume Tell*.

C. V.

PARIS. — IMP. NAPOLÉON CHAIX ET Ce, RUE BERGÈRE, 20. — 9634



Disdéri Phot

Mr VERDI

VERDI

(GIUSEPPE)

Verdi a eu le sort de beaucoup d'hommes de génie : il a d'abord été méconnu, nié, vivement discuté, surtout en France, et l'on peut dire qu'il a conquis de vive force notre scène italienne et le théâtre impérial de l'Opéra, après une polémique ardente qui n'a pas duré moins de vingt ans. Le dilettantisme parisien, qui adore les partitions de Rossini, Bellini, Donizetti, Meyerbeer, Halévy et Auber, a eu de la peine à reconnaître et adopter l'auteur de *Nabucco* et du *Trovatore.* On trouvait sa musique trop rude pour nos oreilles ; on lui reprochait la recherche outrée de l'effet,

la violence du rhythme et surtout l'absence complète de mélodie.

La réflexion, cette fille du succès, a pleinement fait justice de pareilles critiques; Verdi est aujourd'hui reconnu comme un génie fort, créateur et fécond; on ne peut méconnaître les mélodies originales qui étincellent dans *Nabucchodonosor*, *i Lombardi*, *la Prima Crociata*, *Ernani*, *il Trovatore* et *la Traviata;* il a introduit avec raison le sentiment dramatique dans les récitatifs, ne s'écartant jamais de la pensée qu'il doit exprimer.

Verdi est, avec Rossini, Bellini et Donizetti, un des grands noms de l'Italie moderne; il a autant de popularité que ces maîtres illustres; ses partitions, qui sont de plus fraîche date, sont par cela même recherchées partout avec une sorte de fanatisme. Il a par ses ouvrages électrisé et passionné l'Italie. Après *Nabucco*, et surtout après *Ernani*, Verdi eut une vogue immense; il fut joué avec fureur en Allemagne, en Espagne, en Angleterre et aux États-Unis. Depuis quelques années la France a définitivement adopté le génie et la gloire de ce fécond et brillant compositeur.

Verdi est né à Roscole (duché de Parme), le 9 octobre 1814. Fils d'un aubergiste de ce village, il reçut d'un organiste obscur les premières leçons de musique. Il se rendit à Milan en 1833 et fit d'opiniâtres et profondes études.

En 1839, il donna son premier ouvrage, *Oberto di San Bonifacio*, qui reçut un bon accueil. Il fit ensuite *Un giorno di regno*, pièce bouffe qui ne réussit pas.

La renommée de Verdi ne date que de *Nabucchodonosor*, qui fut représenté avec un succès extraordinaire, en 1842, à la Scala. Cette partition fut jouée sur toutes les scènes italiennes et étrangères. *I Lombardi* vint en 1843 accroître encore sa célébrité, et en 1844, *Ernani*, que beaucoup de personnes regardent comme son chef-d'œuvre, y mit le comble. Jamais partition ne fut plus rapidement populaire.

En 1845, *i Due Foscari*, *Jeanne d'Arc*, *Alzire*, réussirent; *Attila*, en 1846, eut un succès éclatant.

Sa partition de *Macbeth*, écrite pour Florence en 1847, mit le public dans un enthousiasme qui tenait du délire : Verdi fut rappelé plus de trente fois pendant

chacune des trois premières représentations, et la foule lui offrit une couronne de laurier en or.

Verdi pénétra à Paris en 1847. *I Lombardi* furent donnés à l'Opéra sous le titre de *Jérusalem.*

Les autres ouvrages de Verdi sont *il Corsaro* et *la Bataglia di Legnano* (1848), *Luisa Miller* (1849), *Stiffelio* (1850), *Rigoletto* (1851) que l'auteur regarde comme son chef-d'œuvre, *il Trovatore* (1852) et *la Traviata* (1853), qui sont populaires en France.

Les *Vêpres siciliennes*, représentées à Paris, sont de 1855.

Voilà donc en dix-sept ans une vingtaine d'opéras dont il a écrit la musique; mais il n'a pas renoncé à son art : tous les hommes de génie ne suivent pas l'exemple de Rossini. Verdi est dans l'âge où l'intelligence et l'imagination sont dans la plénitude de leurs forces, et l'on doit s'attendre à de nouveaux chefs-d'œuvre.

Verdi a été, en 1856, nommé chevalier de la Légion d'honneur.

D.

PARIS. — IMP. NAPOLÉON CHAIX ET Ce, RUE BERGÈRE, 20. — 5178.



Disdéri, Phot.

HORACE VERNET

HORACE VERNET

Arrière-petit-fils d'Antoine Vernet, peintre de marque à Avignon ; petit-fils de Joseph Vernet, célèbre peintre de marine ; fils de Carle Vernet, peintre de chevaux et de batailles, il est la quatrième et dernière manifestation d'une vieille et noble race d'artistes. Horace Vernet est né à Paris le 30 juin 1789, à l'aurore de cette révolution française dont il devait si bien reproduire un jour les épisodes militaires. On habitua naturellement son esprit à le pousser vers l'art auquel sa famille devait son illustration. Cette circonstance n'empêcha pas son père de lui faire faire ses études classiques, complément de toute éducation bien ordonnée.

Horace Vernet étudia le dessin sous plusieurs maîtres plus ou moins renommés ; en réalité, son professeur le

plus assidu fut son père. Le temps où il grandissait était l'âge où l'école de Louis David florissait; le jeune homme n'y avait que peu de goût. Sa première œuvre, *la Prise d'une redoute*, fait voir qu'il n'admettait pas toutes les conventions d'alors. Cette première page et d'autres essais donnèrent aisément à comprendre qu'il serait un peintre de batailles de la plus grande distinction.

Peintre de batailles, soit; mais on ne voulait pas qu'il fût soldat, à une époque où tous les jours cent mille Français étaient en face de cent mille Autrichiens ou de cent mille Russes. Horace Vernet fut racheté de la conscription. Mais déjà les épisodes du premier empire tombaient de son pinceau sur la toile. Il faisait le *Chien du régiment* et *le Cheval du trompette*, qui donnèrent un grand relief à sa jeune réputation. Napoléon le décorait en 1814. Après la chute de l'empire, l'artiste, n'étant pas en faveur auprès des Bourbons, se confina dans son atelier, et travailla à ressusciter à l'aide de son art les grandes victoires dont les fanfares et les cris de triomphe avaient tant frappé son enfance.

Dans ce temps-là, les partis, mis en présence, s'armaient de tout pour se faire la guerre. En même temps

que les libéraux récitaient les Messéniennes de Casimir Delavigne et les chansons de Béranger, ils exaltaient les tableaux d'Horace Vernet. L'artiste, doué d'une fécondité sans pareille, avait tour à tour et très-rapidement jeté sur sa toile les *Batailles de Jemmapes, de Valmy, de Montmirail, de Hanau, la Barrière de Clichy* ; il avait fait *le Soldat laboureur, le Soldat de Waterloo, la Dernière cartouche, la Mort de Poniatowski*, et vingt autres pages de cette épopée brillante de la république et de l'empire. Au spectacle de ses tableaux les esprits s'éveillaient et les cœurs battaient ; c'était le symptôme d'une vive opposition.

Sur ces entrefaites on donna à la Restauration le conseil de ne pas s'aliéner plus longtemps un homme tel qu'Horace Vernet. Sous Charles X, un rapprochement eut lieu. L'artiste fit un portrait du roi et un tableau représentant une revue. Un peu plus tard, il fut choisi comme directeur de l'École de Rome. Mais quoi qu'il pût faire, il n'aimait pas à peindre le drapeau blanc.

Après 1830, Horace Vernet fut, par excellence, le peintre du roi Louis-Philippe. Quand le prince des barricades

organisa les galeries historiques de Versailles, il fut celui de tous les artistes contemporains qui coopéra le plus à enrichir le curieux monument de nos gloires nationales. Par intervalles, le peintre, amoureux des voyages, a vu et étudié tour à tour l'Afrique, l'Orient, l'Allemagne et la Russie. Nul n'a autant que lui fait de l'histoire contemporaine. La nomenclature de ses œuvres ne tiendrait certainement pas dans trois notices pareilles à celle que nous faisons en ce moment.

Un jour, emporté par un mouvement de bouderie ou de louable curiosité, le peintre quitta la France et alla à Saint-Pétersbourg : il y fut, bien entendu, le point de mire de toutes les caresses et de toutes les récompenses du czar. Il revint à Paris et rapporta les motifs d'un grand nombre de tableaux historiques. — Au moment de la révolution du 24 février, il était commandant de la garde nationale de Versailles.

Horace Vernet est membre de l'Institut, officier de la Légion d'honneur et de presque tous les ordres connus.

D.

PARIS. — IMP. NAPOLÉON CHAIX ET Cᵉ, RUE BERGÈRE, 20. — 8264



Disdéri, Phot.

INGRES.

INGRES

Aucun artiste de ce temps n'aura été plus contesté, plus attaqué, plus nié même. Aucun, par forme de compensation, n'aura gagné plus d'amitiés, je pourrais dire d'admirations persistantes. Fils de ses œuvres, travailleur opiniâtre, dévoué ou plutôt même dévôt à la religion du dessin, sans doute d'une manière trop exclusive, le peintre dont nous parlons a été tenté plusieurs fois de succomber sous le faix des critiques trop acerbes; mais la solitude et l'amour du travail l'ont sauvé toutes les fois des injustices de quelques contemporains. Il est parvenu, à quatre-vingts ans, aux honneurs les plus élevés qui puissent sourire à un homme de sa profession. Il s'est fait avec son pinceau une fortune honorable. Il a trouvé dans son union avec une

jeune femme le secret du bonheur domestique. Bref, il aura eu, tout compte fait, autant à se louer qu'à se plaindre de la vie.

Jean-Dominique-Auguste Ingres est né à Montauban en 1781. En termes d'atelier, on peut dire qu'il est *un enfant de la balle*, puisque son père et sa mère étaient des artistes. Pendant son enfance, il manifestait, à ce qu'il paraît, les plus heureuses dispositions pour la musique et notamment pour le violon; mais, après un mûr examen, ses parents inclinaient à faire de lui un peintre. Ses premières études eurent lieu dans le Midi, sous des maîtres qui n'étaient pas fort célèbres. En 1800, ayant reçu des leçons de Louis David, il obtint au concours le second prix de peinture, et l'année d'après, le premier prix. Il s'agissait dans ce temps-là de cultiver les conventions classiques ou de ne pas être. Comme tous les élèves d'alors, le lauréat fit des Achilles, des Patrocles, des Homères, des Bélisaires et toutes ces figures légendaires des Grecs et des Romains qui ont si longtemps dominé dans nos Écoles et dans nos Musées.

Ce premier succès l'ayant enhardi, il publia plusieurs compositions, dont quelques-unes furent fort maltraitées

par la critique. On a remarqué dans le nombre un *Portrait de Bonaparte, premier consul*, qui est maintenant à Liége. A Rome, où il alla ensuite, M. Ingres se trouvait en face de son idéal, Raphaël et ses lignes correctes. Dans sa pensée, la peinture résidait tout entière dans le dessin. Il professait cette doctrine jusqu'à l'inflexibilité la plus stoïque et même au point de négliger la couleur. C'est pour cette opiniâtreté qu'il a été en butte à tant d'attaques passionnées.

En raison de ces mauvais vouloirs de la critique, M. Ingres n'aimait pas Paris, il voulait demeurer à Rome. La retraite des Français, obligés de céder la place au pape restauré, rendait son séjour plus difficile. Pendant longtemps l'artiste dut se condamner pour vivre à faire de l'art comme on fait de la marchandise, et néanmoins sur ces œuvres mercantiles on voyait toujours la griffe du lion. D'un autre côté, il avait pour se consoler les musées de la ville Éternelle et la contemplation de Raphaël.

Quand il revint en France, l'artiste y apportait une riche moisson de tableaux qui ont beaucoup ému le monde des arts. C'étaient, par exemple, l'*Odalisque*

couchée; le Vœu de Louis XIII; Virgile lisant l'Enéide devant Auguste et *Saint Symphorien ; la Mort de Léonard de Vinci*, et vingt autres que le défaut d'espace ne nous permet pas de citer. Dans des temps plus rapprochés du nôtre, il a fait la *Stratonice* si admirée et achetée 65,000 fr., et un très-grand nombre d'autres compositions de haut style tant au château de Dampierre qu'à l'Hôtel de Ville.—Plusieurs de ses portraits ont été des événements. —M. Ingres, membre de l'Institut, est grand officier de l'ordre impérial de la Légion d'honneur.

Tout dernièrement encore, M. Ingres a donné une preuve éclatante de la fécondité de son talent d'artiste en laissant exposer *la Source*, composition magistrale que la critique, désormais moins âpre, a fort encensée. M. Ingres ne cherche pas dans l'âge un prétexte au repos ou à l'impuissance; il travaille tous les jours.

D.

IMP. DE NAPOLÉON CHAIX ET C°, RUE BERGÈRE, 20. — 8260.



Disdéri, Phot.

DECAMPS..

DECAMPS

(ALEXANDRE-GABRIEL)

Est né à Paris, le 3 mars 1803, d'une famille honorable et aisée. Son père imagina, par un système particulier d'éducation, de l'envoyer passer sa première enfance en Picardie, au fond d'une campagne solitaire. Le jeune Gabriel y contracta des habitudes de sauvagerie et de vagabondage, qui le rendirent peu propre à la vie de collége, lorsque, à son retour, on le mit au latin. L'amour de la peinture le prit, et, comme il s'était lié d'amitié avec le fils d'un peintre, Philibert Bouchot, ce fut de M. Bouchot père qu'il reçut les premières notions de perspective, de dessin et de géométrie. Il entra ensuite chez M. Abel de Pujol, que son beau *Martyre de saint Étienne* venait de placer au nombre de nos peintres les plus célèbres.

Mais le jeune Decamps, toujours peu porté à suivre un travail soutenu et très-disposé à l'école buissonnière, se lassa bientôt des arides études par lesquelles les disciples de l'école de David font passer leurs élèves. Il laissa l'atelier, et se mit à travailler seul, aimant mieux apprendre, ou surprendre, les secrets de l'art à force d'expériences, que de les devoir à la lenteur de l'enseignement académique.

Il regarda la nature, interrogea la vie, la lumière, le côté caractéristique des choses, et demanda à toutes sortes de procédés le moyen de ce qu'il voyait rendre. Il faisait des aquarelles, des gouaches, des sépias, des tableaux à l'huile, employant tour à tour les empâtements, les glacis, les grattages, pour produire des effets nouveaux et puissants. Il réussissait : voilà le principal.

Un amateur éclairé, M. le baron d'Ivry, acheta les premiers tableaux de Decamps. Bientôt les connaisseurs s'émurent à la vue de ces dessins et de ces toiles qui ne ressemblaient à rien de connu, mais semblaient avoir dérobé le secret du relief et du soleil ; et, tandis que le jury de l'exposition refusait les œuvres de Decamps, les galeries particulières se les disputaient.

Decamps visita la Suisse, l'Italie, le midi de la France et l'Orient surtout, dont il a rapporté tant d'impressions fécondes, tant de sujets pour ses tableaux.

Les réclamations unanimes de la presse et des gens de goût forcèrent enfin les portes du Salon. Decamps exposa tous les tableaux de genre que nous avons admirés comme des merveilles, les *Intérieurs de cour*, les *Chevaux de hallage*, le *Singe peintre*, l'*École turque*, etc., etc. Puis, s'élevant par instant jusqu'aux inspirations du génie, il nous donna l'*Histoire de Samson*, le *Joseph vendu*, et la *Défaite des Cimbres.*

Decamps reçut en 1831 une médaille de deuxième classe, et en 1834 une de première. Il fut décoré en 1839 et fait officier de la Légion d'honneur en 1851.

Depuis plusieurs années sa santé s'était fort altérée. Il était cruellement éprouvé par d'horribles maux de tête, qui lui rendaient tout travail impossible ; enfin, à force de volonté, il parvenait, dit-on, à triompher de son mal, quand, le 22 août 1860, tandis qu'il faisait une promenade dans la forêt de Fontainebleau, il a été emporté par son cheval au-devant d'une branche d'arbre qui lui a brisé l'estomac. Il avait cinquante-sept ans.

Decamps n'a peint que des tableaux de chevalet, à son grand désespoir, car il se croyait appelé à la décoration de vastes espaces. Mais le gouvernement n'eut point l'idée d'employer son pinceau, et les amateurs ne lui laissèrent pas de relâche. D'ailleurs, c'est surtout en considérant l'œuvre de Decamps que l'on se rend compte que les dimensions d'un ouvrage ne sauraient servir de point de départ pour le classer. La *Défaite des Cimbres*, esquisse de seize pouces carrés, ne renferme-t-elle pas l'immensité ? Et que de tableaux d'histoire dans les dessins à trois crayons de l'*Histoire de Samson !*

Decamps ne laissera point d'école : ses procédés variés et imprévus ne sauraient se formuler en système ; mais il aura été le peintre le plus puissant de son époque, comme l'exposition universelle de 1855 l'a prouvé. Il fut beaucoup vanté, et ne fnt point surfait. Aussi n'est-il point descendu et ne descendra-t-il jamais de son piédestal. L'école française compte un maître de plus.

C. V.

PARIS. — IMP. NAPOLÉON CHAIX ET Ce, RUE BERGÈRE, 20. — 9630



Disdéri, Phot

ALPHONSE KARR.

KARR

(JEAN-BAPTISTE-ALPHONSE)

Il est né à Paris, le 4 novembre 1808, d'un musicien bavarois, M. Henri Karr, connu par des études remarquables et de jolies romances. « Je suis fils d'un piano célèbre, » dit-il quelque part. Çà et là, dans ses œuvres, qui sont souvent les impressions de sa vie intime, il raconte avec une grâce touchante les âpres années de sa jeunesse pauvre et obscure.

En 1827, au sortir du collége, il demandait à la dure carrière de l'instruction son pain de chaque jour ; on le chargeait d'une classe de cinquième au collége Bourbon. Cependant des instincts littéraires très-prononcés le dominant, il adressait des vers à M. Bohain, directeur du *Figaro*. « Nous ne prenons pas de cette denrée-là, lui » répondit ce dernier; mettez vos poésies en prose et

» soyez des nôtres. » Il devint, en effet, un des rédacteurs les plus distingués du satirique journal. 1830 éclata comme un coup de foudre ; le nouveau journaliste se battit pour la liberté. Une fois la lutte finie, il revint à ses rêves d'artiste. Sous l'influence d'un premier amour déçu, il écrivit son premier roman *Sous les tilleuls*, œuvre palpitante de tendresse naïve et d'originalité. Après ce premier succès arrivèrent presque coup sur coup *Une heure trop tard*, *Fa dièze*, *Vendredi soir*, et bientôt *le Chemin le plus court*, confidence de ses illusions perdues, où l'auteur raconte une grande part de ses tristesses « avec une plume de noir corbeau. »

Alphonse Karr n'oubliait pas qu'il avait débuté par être journaliste. Il mettait une honorable obstination à ressusciter le *Figaro* (de 1835 à 1840). Après cinq tentatives infructueuses, il reprenait la plume du romancier. Les bornes restreintes de cette Notice ne nous permettent que de nommer des œuvres, toutes fort remarquées. C'était d'abord *Einerley*, puis *Geneviève*, — *Hortense*, — *Am Rauchen*, — *Pour ne pas être treize*, — *De midi à quatorze heures*, — *Feu Bressier*, — *Voyage autour de mon jardin*, — *la Famille Alain*, — *Histoire de Rose*

et de Jean Duchemin, — *les Fées de la mer*, — *Clovis Gosselin*, — *Contes et Nouvelles*, — *Agathe et Cécile*, — *Fort en thème*, — *Soirées de Sainte-Adresse*, — *les Femmes*, — *Raoul*, — *Lettres écrites de mon jardin*, — *Au bord de la mer*, — *Promenades hors de mon jardin*, etc., etc.

Sur les côtes de la Normandie, à Sainte-Adresse, Alphonse Karr composait aussi les *Guêpes*, petite revue mensuelle des mœurs et des ridicules du temps. Jamais publication de ce genre ne mérita et n'eut tant de succès. On tirait les *Guêpes* à vingt mille exemplaires. L'auteur n'y épargnait personne, mais il ne s'exprimait jamais qu'en homme poli. Il eut alors deux duels, l'un à l'épée avec un homme du monde, et l'autre à la main avec Mme L. C., qui essaya de lui donner un coup de couteau dans le dos. Il prit le couteau, le pendit dans sa salle à manger comme un trophée, et renvoya la femme à son mari, avec cette lettre : « A l'avenir, Monsieur, serrez mieux vos femmes et vos couteaux. »

Les *Guêpes* ont reparu plusieurs fois ; les *Guêpes illustrées* (1847), les *Guêpes à la Bourse* (1849), et à l'heure

qu'il est, elles paraissent de nouveau à Nice, mais tous les huit jours.

En 1848, Alphonse Karr se présenta aux élections pour la Constituante et ne fut point élu ; il fonda alors *le Journal*, où il défendit la politique du général Cavaignac. Cette feuille ayant cessé de paraître, il fit un feuilleton hebdomadaire au *National*, et bientôt après au *Siècle*, sous le titre de *Bourdonnements*. C'était une manière ingénieuse de continuer les *Guêpes*.

Après le 2 décembre, le romancier, entraîné par sa vive passion pour les fleurs, se retirait à Nice, où il a fondé un établissement d'horticulture connu de toute l'Europe. C'est à propos de son jardin que Lamartine lui a adressé, en 1858, de si beau vers. Alphonse Karr y continue aussi son métier de journaliste et de conteur ; il y a rédigé *la Terre promise* et composé *la Pénélope normande*, roman dramatique d'où il a tiré la pièce du même nom, que le théâtre du Vaudeville a joué sur la fin de l'hiver de 1860.

P. A.

PARIS. — IMP. NAPOLÉON CHAIX ET Cᵉ, RUE BERGÈRE, 20. — 7982



Disdéri, Phot

PAUL D'IVOY.

PAUL D'IVOI.

On sait que ces mots sont le nom de guerre qu'avait pris l'écrivain aimable que la mort vient d'enlever si rapidement, et d'une manière si inattendue. En réalité, le journaliste se nommait A. Deleutre. Né en France, il avait commencé à s'occuper d'art et de peinture; en avançant dans la vie, il s'était décidé à quitter le pinceau pour la plume. A Bruxelles, qu'il habitait alors, il faisait ses premières armes comme soldat du journal, en travaillant à l'*Observateur belge*. Quelque temps après 1852, il revenait à Paris, et y devenait l'un des nombreux correspondants de l'*Indépendance belge*. Les lettres qu'il adressait à cette feuille roulaient presque toutes sur le mouvement agricole de la France, sur la vente des objets d'art et sur les expositions de fleurs.

A ce métier de correspondant, le journaliste improvisé ne gagnait ni beaucoup d'argent, ni beaucoup de

réputation. Homme du monde, mis au fait de mille petits mystères de la vie parisienne par une longue habitude des salons, il fut tenté un jour de partager avec les chroniqueurs en vogue l'héritage à peu près vacant du vicomte Charles de Launay (Mme Émile de Girardin). Les courriers de Paris qu'il publiait figurèrent d'abord dans le feuilleton de l'*Estafette*. On y trouvait beaucoup de révélations piquantes, des faits précis, beaucoup de rondeur dans l'allure du récit et un sentiment de délicatesse qui décelait l'homme habitué à bien vivre. Dès ce moment une sorte de renommée s'attacha aux productions de Paul d'Ivoi.

En 1857, au moment de la fondation du *Courrier de Paris*, le feuilletonniste de l'*Estafette* quitta ce journal pour s'incorporer dans la rédaction de la feuille nouvelle. il n'y apportait pas seulement son article hebdomadaire, mais une causerie quotidienne, le résumé de ce qui se passait dans le monde, dans les arts et dans la littérature. C'était tout à la fois une innovation et un tour de force. Paul d'Ivoi vint à bout de ce rude travail pendant près d'une année.

Cependant, des changements de propriété ayant mo-

difié l'existence de ce nouveau journal, il ne fut pas en peine de trouver un abri à sa plume. Le *Messager*, suite de l'*Estafette*, l'occupa quelque temps. Vers la même époque, il faisait une revue théâtrale pour la *Gazette de Paris*, ce journal littéraire d'un sentiment si délicat, qui avait M. Philibert Audebrand pour rédacteur en chef. A quelque temps de là, il devenait le chroniqueur en titre du *Figaro*. Ce fut même en cette qualité qu'il suivit l'armée française à Magenta et à Solferino pendant la campagne d'Italie.

Du *Figaro*, Paul d'Ivoi alla tour à tour à l'*Illustration* et à la *Patrie*. En 1860, pendant la belle saison, il avait fait une pièce en un acte à Bade, sur le théâtre fondé par M. Bénazet. Hier encore, quinze jours avant d'être atteint de la maladie cruelle qui l'a emporté, il travaillait à la composition du texte qui doit accompagner le livret du *Papillon*, le nouveau ballet de Jacques Offenbach, si bien interprété par Mlle Emma Livry.

La mort de Paul d'Ivoi a profondément affecté le monde littéraire, qui l'aimait cordialement. Autour de sa dépouille mortelle, à l'église Notre-Dame de Lorette,

se tenaient un grand nombre de journalistes, d'artistes et de gens du monde. Au cimetière Montmartre, un des illustres doyens du feuilleton, M. Jules Janin, a prononcé une touchante allocution qui a vivement ému les assistans. En quelques mots, l'orateur a tracé la vie si modeste et si occupée du chroniqueur. — Paul d'Ivoi n'avait que cinquante-deux ans, et promettait de vivre encore un grand nombre d'années.

Paul d'Ivoi, ainsi que l'a si bien fait observer Jules Janin, sacrifiait trop au journal pour s'occuper de laisser une œuvre durable. Il avait commencé un livre : *les Petits-fils de Don Quichotte;* mais il travaillait de préférence aux choses passagères, et il ne laissera qu'un souvenir éphémère.

D.

IMP. DE NAPOLÉON CHAIX ET Ce, RUE BERGÈRE, 20. — 3578.





Disdéri, Phot.

Mr DUPREZ

DUPREZ

(GILBERT)

Il y a trente et quelques années, un homme, entraîné par son propre génie et son dévouement à l'art musical, fonda une École qui a été une féconde pépinière d'artistes. Cet homme, c'est Choron, et Duprez est le plus illustre de ses élèves.

Les grands ténors sont rares; depuis le commencement du siècle, on en compte seulement six, dont voici les noms par ordre chronologique: Rubini, Adolphe Nourrit, Duprez, Mario, Roger, Tamberlick. Les plus célèbres entre les autres, malgré leurs éminentes qualités, n'ont brillé ou ne brillent encore qu'au second rang.

Les commencements de Duprez étaient loin de faire pressentir son talent et surtout les moyens extraordinaires qu'il a déployés. Choron lui reconnaissait l'in-

telligence, la volonté, l'aptitude, mais il lui trouvait peu de voix, et dit en l'admettant après une simple audition :

— Cet enfant fera honneur à mon École ; il ne sera pas un grand chanteur, mais il sera un grand musicien.

Choron, qui était un juge excellent, ne pouvait deviner le développement phénoménal qui, en Italie, se manifesta dans l'organe du jeune chanteur. Sous ce rapport la carrière de Duprez est une exception.

Duprez est né à Paris le 6 décembre 1806. Tout enfant, il n'aimait que la musique ; à neuf ans, il solfiait toute espèce de musique. Il entra chez Choron en 1817, et huit ans après, en 1825, il débutait à l'Odéon dans Almaviva, du *Barbier de Séville ;* car, à cette époque, l'Odéon, battu par l'adversité, en était réduit aux opéras.

Le jeune artiste eut peu de succès, mais il ne se découragea pas ; il avait foi dans son intelligence et dans sa force, — et puis il était amoureux fou ; il partit pour l'Italie, d'où il revint un an après, et il épousa en 1827 la jeune artiste qu'il aimait depuis deux années, Mlle Alexandrine Duperron, élève de Choron comme lui, et fort applaudie à l'Odéon comme cantatrice.

Barbaja, le fameux impressario italien, vint à Paris et il engagea Duprez et sa femme. Les deux artistes débutèrent à Venise, et pendant quelques années chantèrent à Milan, à Gênes, à Bergame. Le succès leur venait lentement, mais il leur venait ; d'ailleurs toutes les sympathies des Milanais étaient alors pour Rubini.

C'est à Turin que Duprez sut conquérir son véritable rang ; il chanta vingt fois de suite avec un succès immense *il Pirata*, de Bellini ; de là date sa grande réputation, à laquelle il ne tarda pas à mettre le comble par la façon dont il chanta Arnold, de *Guillaume Tell ; Otello* et la *Muette de Portici* lui valurent aussi de vrais triomphes, ainsi que la *Juive*, d'Halévy, et *Lucia di Lammermoor*, de Donizetti, qu'il eut le bonheur de créer à Rome avec Mme Persiani.

Après neuf années de pérégrinations artistiques sur les scènes italiennes, Duprez vint débuter à Paris, dans le rôle d'Arnold, le 17 avril 1837. Je ne puis donner une idée exacte de l'effet qu'il y produisit ; jamais il ne m'avait été donné d'entendre une voix à la fois si douce et si puissante. Quand il vint à chanter *O Mathilde, idole de mon âme!* il séduisit l'auditoire par la suavité ravissante de son organe, comme il l'exalta, dans les passa-

ges de force, par une vigueur inconnue. Il apparut comme un digne rival des plus grands chanteurs de la scène italienne. On admira en même temps la perfection de son style. Peu d'artistes ont eu cette diction parfaite et cet art merveilleux de diriger sa voix. Ce n'est pas, selon moi, par son fameux *ut* de poitrine qu'il était admirable, mais surtout par la supériorité de sa méthode, sa justesse d'expression et, si je puis parler ainsi, son éloquence dramatique. Son triomphe fut immense ; ce pauvre Adolphe Nourrit, qui eût pu engager la lutte, se laissa décourager, et partit, hélas ! pour l'Italie, d'où revenait son rival inattendu.

Duprez continua ses débuts par les rôles de Mazaniello, d'Éléazar et de Raoul, et il eut, dans l'espace de plusieurs années, des créations brillantes. Mais cet organe si frais et si pur ne tarda pas à se voiler : il dut renoncer aux triomphes de la scène ; mais, à l'exemple de Choron, il a fondé une Ecole où il enseigne à ses élèves les traditions et les secrets de l'art musical.

D.

PARIS. — IMP. NAPOLÉON CHAIX ET Cᵉ, RUE BERGÈRE, 20. — 9856



Disdéri, Phot.

MADELEINE BROHAN.

Mme BROHAN

(ÉMILIE-MADELEINE)

Il y a aujourd'hui des arbres généalogiques dans les arts comme il en existait dans les livres d'or de l'ancienne noblesse française. Au théâtre surtout, on voit de radieuses générations de comédiens se succéder de père en fils et de mère en fille, en ne laissant jamais refroidir la faveur du public. Les Brohan appartiennent à ces lignées généreuses. Voilà quarante ans que leur nom brille en vedette sur l'affiche de nos premières scènes, et, Dieu merci ! cette série de charmants triomphes ne s'arrêtera pas de sitôt.

Ceux qui sont un peu familiers avec l'histoire du théâtre contemporain ont applaudi trois Brohan ; ils savent que Mme Augustine Brohan, première du nom, ancienne actrice de l'Odéon et du Vaudeville, si célèbre par le

rôle qu'elle a créé jadis dans *Marie Mignot*, et par ses autres rôles de *Pierre-le-Rouge* et d'*un Monsieur et une Dame*, a eu deux filles, excellentes comédiennes: Mlle Augustine Brohan, la meilleure soubrette du temps, et Mme Emilie-Madeleine Brohan, celle à laquelle nous consacrons cette Notice.

Les belles actrices jouissent du privilége de ne redouter en rien la révélation d'une date. Un biographe n'a donc à commettre aucune indiscrétion fâcheuse en disant que cette comédienne, toujours si jeune, est née à Paris le 21 octobre 1834. En mettant de côté toute exagération de langage, il est permis de dire qu'elle annonçait de bonne heure une des heureuses organisations d'artiste. Vivant auprès d'une mère qu'entouraient toutes les caresses de la Renommée et d'une sœur dont on commence à vanter l'esprit et le talent, pouvait-elle donc ne pas se destiner au théâtre? Quand même elle n'aurait pas eu à céder à la tentation de l'exemple, si légitime en pareille circonstance, ses penchants personnels l'attiraient vers l'étude de l'art dramatique et elle ne leur résistait pas.

On mit donc au Conservatoire la jeune Emilie-Madeleine aussitôt que cela fut convenable, et elle devint une

des meilleures écolières de ce collége des beaux-arts. En 1850, c'est-à-dire vers sa seizième année, elle y remporta le prix de comédie. Le 15 septembre de la même année, elle était admise à débuter au Théâtre-Français. Vous pensez bien qu'il ne s'agissait pas pour elle d'un début vulgaire. Cette maison de Molière, où elle avait maintenant ses entrées, était déjà un peu l'abri de sa famille. L'influence si justement consentie qu'y avait sa sœur Augustine, et les heureux auspices qui présidaient à son propre avénement, firent qu'on lui donna pour pièce de début une comédie en cinq actes due à la collaboration de MM. Eugène Scribe et Ernest Legouvé; nous parlons des *Contes de la reine de Navarre.*

Paris se rappelle encore la première représentation de cet ouvrage fort incidenté et fort médiocre, comme toutes les pièces auxquelles M. Scribe a mis la main. Le succès fut surtout décidé par la débutante : *Solem quis dicere falsum audeat?* dit Virgile. Qui aurait osé ne pas la trouver belle? Aussi ne fut-ce, sur toute la ligne du feuilleton, qu'un concert de louanges à propos de sa grâce et de l'éclat de sa beauté.

Des *Contes de la reine de Navarre*, Mlle Madeleine Brohan passa aux rôles de l'ancien répertoire, et elle y

réussit si bien, notamment dans la Célimène du *Misanthrope*, qu'elle fut presque sur-le-champ reçue sociétaire. Mais son talent devait surtout trouver à se développer dans les ouvrages du nouveau répertoire, pièces modernes où elle brillait de toute la radieuse clarté de ses vingt ans, sonnés de la veille, telles que *Mademoiselle de la Seiglière*, *Par droit de conquête*, *les Caprices de Marianne*, et quelques autres que nous ne citons pas.

En 1854, Mlle Madeleine Brohan a épousé M. Mario Uchard, homme du monde et en même temps écrivain distingué. Pendant un voyage que l'artiste faisait en Russie, son mari faisait jouer avec un grand succès sur la scène de la Comédie française *la Fiammina*, pièce en cinq actes et en prose, dans laquelle les chercheurs d'énigmes voulaient à toute force et à tort chercher des intentions satiriques de l'époux contre l'épouse.

Depuis son retour de Saint-Pétersbourg, Mlle Madeleine Brohan a reconquis aisément la position qu'elle avait au Théâtre-Français. P. A.

PARIS. — IMP. NAPOLÉON CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20. — 9854



Disdéri, Phot.

Mr HENRY MONNIER.

HENRY MONNIER.

« Je suis né à Paris, rue de la Madeleine, 31, faubourg
» Saint-Honoré, de parents pauvres, mais honnêtes, un
» an juste après la proclamation de l'Empire, et j'en ai
» assez vu de l'Empire pour être resté dévoué à cet
» ordre de choses, comme Charlet, Grenier, Bellangé et
» Raffet, mes camarades et mes contemporains. »

Henry Monnier, par cette profession de foi politique, nous apprend qu'il est né en 1805, le 2 décembre,—jour mémorable par le couronnement de Napoléon Ier, la bataille d'Austerlitz, le coup d'État et l'avénement de Napoléon III.

A l'âge de dix ans, Henry Monnier a vu la vieille et la jeune garde, les guides, les mameloucks, les grenadiers à cheval, etc., le prince Eugène et l'Empereur se rendant au Champ de Mai.

A seize ans, il fut placé dans une étude de notaire. Il ne tarda pas à se lasser de cette position. Grâce à son père, *qui lui-même était de la partie*, il fut attaché à la comptabilité du ministère de la justice en qualité de surnuméraire, et peu de temps après, il émargeait chaque mois la somme de 96 fr. 95 c.

Il acquit bien vite la conviction que la bureaucratie, quand on commence par le bas de l'échelle, est une impasse; il y renonça résolûment, avec d'autant plus de raison que, *possédant une belle main*, il serait encore expéditionnaire.

Il pensa aussi à se faire roulier; les voyages avec le cheval, la voiture et les auberges lui souriaient; mais il rencontra un camarade qui était élève de Girodet. Huit jours après il entrait chez l'auteur d'*Atala* et du *Déluge*.

Henry Monnier, malgré la précocité de sa raison, ne put entièrement échapper à l'irrésistible élan qui entraînait alors toutes les jeunes intelligences. Il y avait dans toutes les imaginations un impérieux besoin de production, et le temps était propice, puisque le public recherchait avec ardeur même les poëtes. Henry Monnier, soit modestie, soit impatience, se résigna gaiement aux faciles triomphes du crayon.

Il devint bientôt le caricaturiste à la mode. C'est lui qui, le premier, illustra les *Chansons de Béranger*, publiées par les frères Baudouin. L'esprit, la gaieté et l'originalité qu'il y mit rendirent son talent populaire.

Il n'était pas l'aimable et gros homme aux cheveux gris, portant lunettes, que vous connaissez; il était svelte

de taille et de figure, vif et léger, et joyeux, et d'un rire intarissable. Il était très-recherché dans la riche bourgeoisie ; il était de toutes les fêtes, et à table, au dessert, si la dame du logis, avec sa voix la plus douce et son plus engageant sourire, lui disait :

— O Monsieur, contez-nous, je vous en prie, un de ces contes que vous contez si bien !

Henry Monnier ne se faisait pas prier ; il dégoisait, avec l'esprit d'un vrai comédien, ces piquants récits où il faisait intervenir les types comiques et vraiment plaisants qu'il a créés.

La vocation l'emporta ; il rêva la gloire de l'auteur dramatique et du comédien. Il s'adressa tout simplement à un homme d'esprit, à Étienne Arago, directeur du Vaudeville; il lui porta *la Famille improvisée*, spirituelle pièce *à tiroirs*, qui fut représentée pour la première fois le 4 juillet 1831.

Henry Monnier obtint le succès qui ne manque jamais à ce qui est spirituel, et surtout neuf et original ; il eut un succès immense comme auteur et comme acteur ; il y jouait à ravir quatre personnages; mais il excellait dans le caractère de Joseph Prud'homme, où l'embonpoint l'a par degrés merveilleusement incarné.

Quand le succès de la *Famille improvisée* fut épuisé au Vaudeville, Henry Monnier partit pour la province avec sa pièce, qui lui a suffi pour acquérir une fortune des plus honnêtes. C'est surtout sur les scènes provinciales qu'il a joué ; il n'a fait à Paris que de très-courtes apparitions : au Vaudeville en 1842 ; aux Variétés en 1848 ; à l'Odéon en 1852, où il créa, le 23 novembre, *Grandeur et décadence de M. Prud'homme* ; et au Palais-Royal, *le Roman chez la portière.*

Parmi ses ouvrages, j'ai à cœur de citer : *Scènes populaires dessinées à la plume*, — *le Voyage en diligence*, — *le Chevalier de Clermont*, — *l'Ami du château*, — *Voyage d'un comédien*, — *Peintres et Bourgeois*, comédie en trois actes et en vers, à l'Odéon, — *les Métamorphoses de Chemineau*, — *le Roman chez la portière.*

Un dernier trait : Henry Monnier est un homme d'esprit, le public le sait ; c'est l'un des plus charmants causeurs que je connaisse : demandez-le à ses amis.

D.

PARIS. — IMP. NAPOLÉON CHAIX ET Ce RUE BERGÈRE, 20. = 9716



Disdéri, Phot

SŒURS MARCHISIO.

LES SŒURS MARCHISIO

(Mlles BARBARA ET CARLOTTA)

Quand une jeune artiste se produit pour la première fois devant le public, surtout à Paris, et que dès son début elle fait preuve d'un talent hors ligne, il est tout naturel que la curiosité soit au plus haut point excitée. On tient à savoir d'où est venue la nouvelle étoile, à quel point du firmament artistique elle a d'abord apparu. Est-elle Italienne ou Allemande ? de Berlin ou de Stockholm? compatriote de la Ferraris, de la Borghi-Mamo ou de Jenny Lind ?

Voilà ce qu'ont dû se demander les admirateurs des sœurs Barbara et Carlotta Marchisio, après le succès éclatant obtenu par ces jeunes artistes dans l'opéra de *Sémiramis*, l'un des plus merveilleux chefs-d'œuvre de Rossini.

Les sœurs Marchisio sont nées à Turin, Mlle Barbara au mois de mai 1840, Mlle Carlotta en juillet 1842. Quand elles ont débuté à l'Opéra, elles étaient Piémontaises ; maintenant elles sont Italiennes.

Mlle Barbara, l'aînée, ne chante en public que depuis 1857, et Mlle Carlotta depuis 1858. On voit qu'elles n'ont pas eu longtemps à soupirer après la gloire et la renommée.

Elles sont de souche artistique. M. Marchisio, leur frère, est un compositeur de mérite qui a écrit plusieurs opéras représentés avec succès. C'est lui-même qui a dirigé l'éducation de ses deux sœurs. Dès l'enfance, Barbara et Carlotta, initiées par lui aux secrets et aux délicatesses de l'art musical, ont bégayé de la musique, et leurs facultés se sont de bonne heure admirablement développées.

La nature, en les douant d'une vive et énergique organisation d'artiste, n'a pas voulu qu'elles fussent rivales : Mlle Barbara possède une belle et franche voix de contralto, puissante et sonore ; Mlle Carlotta est un

soprano des plus sympathiques, ayant en partage un organe des plus vigoureux, solide et d'une rare souplesse.

Le jour de leur début à l'Opéra, le 10 juillet 1860, il régnait dans la salle un profond silence, tant le public était attentif. Mlle Carlotta n'eut pas d'abord la force de surmonter l'effroi dont elle était saisie, mais elle se remit au deuxième acte et chanta merveilleusement la célèbre cavatine de *Sémiramis.*

De ce moment la salle entière fut conquise, et Mlle Carlotta victorieuse, avec ses grands yeux où l'intelligence rayonne, put contempler tout cet enthousiasme.

Après elle, Mlle Barbara eut le même triomphe; elle sait porter avec fierté le costume d'Arsace; sa main vaillante sait tenir l'épée, et toutes les deux reçurent des applaudissements frénétiques après le fameux duo qui se termine ainsi :

Le sort, dans ses terribles lois,
En ce jour fatal nous assemble;
Restons unis, pleurons ensemble;
Nos deux cœurs ont la même voix.

On a dit souvent que c'est le goût parisien qui consacre les grandes renommées; les sœurs Marchisio ont donc reçu, dans la plus favorable acception du mot, le baptême d'artiste.

Mlle Barbara Marchisio s'est ensuite révélée d'une façon magistrale dans Azucena, du *Trouvère*. Ce rôle, où sa voix pleine et claire s'est révélée avec un grand éclat, a mis en relief son talent de cantatrice et de comédienne.

Mlle Carlotta Marchisio a continué ses débuts dans le rôle de Mathilde, de *Guillaume Tell*. La jeune cantatrice y a fait des prodiges de vocalisation. Les dilettantes ont pu y apprécier la hardiesse magistrale de sa méthode autant que la beauté et la fraîcheur de son organe. La presse entière a signalé son triomphe. Mais ce qui pour elle est encore plus précieux que tous ces éloges, c'est la sympathie de Rossini, qui, pendant plus de deux semaines, s'est fait un plaisir de lui faire répéter chaque jour le rôle charmant de Mathilde.

D.

PARIS. — IMP. NAPOLÉON CHAIX ET Ce, RUE BERGÈRE, 20. — 2222



Disdéri, Phot.

M BOCAGE.

BOCAGE

(PIERRE-MARTINIEN)

Bocage, comme beaucoup de grands artistes, Potier, Samson, Bouffé, n'a pas eu l'Université pour nourrice. De la plus humble condition il s'est élevé tout jeune homme à la position glorieuse qu'il a occupée avec tant d'éclat depuis trente années, et qu'il doit à sa haute intelligence et à son caractère fortement trempé. On peut dire de lui, plus que de personne, qu'il est fils de ses œuvres, et c'est un beau titre de gloire que d'être le premier de sa race.

Bocage est né à Rouen en 1803. Fils de parents qui étaient simples cardeurs de laine, il apprit seul à lire et à écrire. Il a été, dans sa rude jeunesse, garçon épicier, clerc d'huissier, employé au ministère de la guerre. Dominé par une vocation impérieuse, il voulut se faire comédien. Il alla frapper à la porte du Conservatoire, qui ne lui ouvrit pas ; il voulut s'engager au théâtre de Bobino, qui le refusa net.

Que faire ? Il porta ses vues plus haut : il alla droit à l'Odéon, où il eut le bonheur d'être engagé. Il ne tarda pas à s'y faire remarquer à côté de Perrier, Provost et Samson. Il fut très-applaudi dans l'*Homme du Monde*, d'Ancelot, et le rôle qu'il créa dans l'*Homme habile*, de M. d'Epagny, lui fit sur-le-champ ce que l'on appelle une réputation et lui donna une célébrité réelle. On peut voir à l'Odéon, dans le foyer des artistes, un portrait de Bocage, à l'âge de vingt-cinq ans, qui donne une idée exacte de cette poétique et expressive physionomie.

En 1829, Bocage signe un engagement avec la Gaîté, et en 1831 il appartient à la troupe de la Porte-Saint-Martin, où, en 1831 et 1832, il mit le comble à sa renommée par trois admirables créations : Antony, dans le fameux drame d'Alexandre Dumas; Didier de *Marion-Delorme*, et Buridan, de *la Tour de Nesle.*

Antony valut une célébrité immense à Bocage, qui fut regardé avec une sorte de raison comme le plus intelligent, le plus passionné des amoureux qu'il y eût au théâtre. La critique lui rendit pleine justice. On reconnaissait le soin prodigieux qu'il apportait à la composition de ses rôles, dont il saisissait les moindres détails

et les nuances les plus délicates. Il n'était pas possible de donner à un caractère plus de relief et de couleur ; jamais comédien n'a peut-être exprimé avec autant de poésie et d'éloquence la résignation, le désespoir, le dévouement, l'amour. Son jeu élégiaque était saisissant, mais il savait rendre aussi avec énergie la colère et la violence.

Il faudrait tout un volume pour raconter la carrière artistique de Bocage, et il faut ici la parcourir comme à vol d'oiseau. Après Antony et Didier, il joue dans *Térésa*, au théâtre de l'Opéra-Comique, avec cette belle Ida qui devint, quelques années plus tard, la femme d'Alexandre Dumas et qui est morte, il y a peu de temps, à Florence. En 1833 il revient à la Porte-Saint-Martin, où il joue dans *Angèle*, *la Vénitienne*, *Pinto*, *le Brigand et le Philosophe*. En 1835 il joue dans *Ango*, à l'Ambigu-Comique. En 1836, il rentre à la Porte-Saint-Martin, et dans les années 1838 et 1839 il appartenait à la troupe du Gymnase et ensuite à celle de l'Odéon.

Les créations de Bocage sont trop nombreuses pour qu'il soit possible d'en donner ici la simple nomenclature ; il suffit de rappeler ses succès dans *la Main droite*, *Lucrèce*, *Antigone*, *Diogène*.

Bocage à deux reprises a joué à la Comédie française ; il y a fait les trois débuts de rigueur, mais il n'a jamais pu s'entendre avec MM. les sociétaires.

Le 1er juillet 1845 Bocage est nommé directeur de l'Odéon, et son premier acte d'habileté administrative fut de faire porter la subvention de 60 à 100,000 francs. Il eut, de son plein gré, en 1847, M. Vizentini pour successeur. Sous la République, il reprit la direction de l'Odéon, et fit jouer *François le Champi*, de George Sand. Le privilége de l'Odéon lui fut retiré, et il alla créer à la Porte-Saint-Martin le rôle du père Rémy, dans la *Claudie*, de George Sand. En 1854, il joue au Vaudeville dans *le Marbrier*, d'Alexandre Dumas. Enfin, il a tenté pendant deux ans de faire réussir le théâtre Saint-Marcel, situé rue Pascal, dans le quartier le moins aristocratique de Paris, et il a été obligé d'y renoncer.

Bocage est l'une des grandes physionomies artistiques de notre époque, et son nom restera toujours attaché à l'histoire de notre littérature dramatique pendant les trente années qui viennent de s'écouler.

D.

PARIS. — IMP. NAPOLÉON CHAIX ET Ce, RUE BERGÈRE, 20. — 5174



Disdéri, Phot

Mme. EMILIE GUYON.

Mme GUYON

(ÉMILIE)

Mme Guyon est née, le 2 octobre 1821, à Basey-en-Plaine, village voisin de Dijon. Elle sentit de très-bonne heure se développer en elle le goût du théâtre. Il est vrai que, dès l'âge de douze ans, elle entendait parler sans cesse des succès de son cousin Guyon, qui, après avoir joué à l'Ambigu-Comique le principal rôle de *Gaspardo le Pêcheur*, le premier ouvrage de M. Bouchardy, devint tout à coup l'une des célébrités du boulevard.

A l'âge de quatorze ans, Emilie déclara qu'elle voulait jouer la comédie. Ses parents y consentirent. Pourquoi en effet ne réussirait-elle pas comme son cousin ? Elle partit donc pour Paris. Elle annonçait de grandes dispositions et son cousin l'encouragea.

Elle entra en 1838 au Conservatoire dans la classe de M. Samson ; l'habile professeur fut enchanté de son élève, qui faisait des progrès rapides. Le tragédien Lafon, sociétaire retiré de la Comédie française, eut alors l'occasion de l'entendre ; il fut tellement satisfait qu'il fit obtenir à Mlle Emilie Guyon la pension du Conservatoire, et à plusieurs reprises le ministre, à titre d'encouragement, lui accorda une gratification.

Pendant ses études du Conservatoire, Mlle Guyon se fit entendre plusieurs fois au théâtre de Montmartre, dirigé par les frères Seveste. Elle fit sensation, surtout dans Éryphile, d'*Iphigénie*. Plusieurs directeurs et auteurs dramatiques s'empressèrent de venir dans sa loge la féliciter. On fit accueil à la belle et jeune tragédienne. On la recherchait dans le monde des artistes, et un jour qu'elle dînait chez le statuaire Pradier, elle fut placée à côté de M. Jules Janin, dont elle n'apprit le nom que lorsqu'il fut parti. M. Jules Janin, dans ses

feuilletons, a toujours cordialement loué Mme Guyon ; il l'a toujours, depuis, appelée sa pupille, et plus tard, Frédéric Soulié, dont elle avait fait valoir les drames, la nommait sa fille.

Rachel venait de se manifester avec éclat à la Comédie française. Casimir Delavigne écrivit pour elle *la Fille du Cid*, une œuvre élégiaque, pâle reflet du drame chevaleresque de Corneille. Mlle Rachel refusa le rôle. Casimir Delavigne porta sa pièce à M. Anténor Joly, directeur du théâtre de la Renaissance, et lui présenta Mlle Émilie Guyon, en lui disant : « Voici mon Elvire. » Mlle Guyon fut acceptée sur-le-champ.

C'est le 2 mars 1840 que la *Fille du Cid* fut représentée pour la première fois à la Renaissance. Elle y obtint un grand succès ; elle eut des élans dramatiques; on remarqua son intelligence et l'on admira sa beauté.

Le théâtre de la Renaissance vint à sombrer ; Mlle Emilie Guyon fut engagée à la Comédie française, où elle débuta, en 1841, par un rôle créé en 1830 par Mlle Mars, Dona Sol, d'*Hernani*. Elle parut ensuite dans Eryphile, puis dans Émilie, de *Cinna*. Elle ne fut pas appréciée à sa juste valeur, sans doute à cause de Rachel qui tenait l'emploi, et deux années après elle alla jouer à la

Porte-Saint-Martin, le rôle principal de *Madeleine*, que venait de quitter Mme Mélingue, engagée sociétaire par la protection de M. Victor Hugo pour jouer dans *les Burgraves* un rôle retiré par l'auteur à Mlle Maxime. Elle y mit tout son cœur et y montra une vive sensibilité. C'est alors que Guyon épousa sa cousine Émilie.

Mme Guyon signa en 1843 un engagement avec l'Ambigu-Comique ; c'est à ce théâtre, où elle a rencontré de fort belles créations, qu'elle a fondé sa grande réputation. C'est là que, pendant une assez longue période d'années, elle a été l'éloquente interprète de Frédéric Soulié, d'Alexandre Dumas, d'Anicet Bourgeois, de Bouchardy et de d'Ennery.

La dernière création de Mme Guyon au boulevard a été la *Tireuse de cartes* où elle s'est montrée admirable. Peu de temps après, par décision du ministre d'État, elle entra dans la société de la Comédie française, où elle joue, à la grande satisfaction de la presse et du public, le grand emploi tragique.

D.

PARIS. — IMP. NAPOLÉON CHAIX ET Cᵉ, RUE BERGÈRE, 20. — 5186.



Disdéri, Phot.

ROGER.

ROGER

(GUSTAVE-HIPPOLYTE)

Roger est né à Paris le 17 décembre 1815. Fils d'un notaire, et par sa mère petit-fils de Corsse, directeur du théâtre de l'Ambigu-Comique, il fut initié dès ses jeunes années à la vie artistique. Il devint orphelin de bonne heure; mais il avait fait d'excellentes études. Il eût pu se faire avocat, mais il préféra être artiste, et après avoir été successivement simple clerc d'avoué à Paris et clerc de notaire en province, il entra, en 1837, au Conservatoire, dans la classe du célèbre Martin, et il obtint le premier prix de chant et le premier prix de déclamation lyrique.

Ce triomphe lui valut un bel engagement à l'Opéra-Comique, où il débuta, dans l'*Éclair*, le 16 février 1838. Le succès du jeune chanteur fut immense ; sa voix d'un timbre si pur, si sympathique, son chant plein d'âme et d'expression, ses exquises qualités physiques, son rare talent de comédien, séduisirent le public. Roger devint sur-le-champ le chanteur et l'acteur par excellence. Les vieux amateurs n'avaient pas rencontré, depuis Elleviou, un amoureux plus élégant, plus distingué, et, d'après leur opinion, Roger était bien supérieur à Elleviou au point de vue musical.

Il serait trop long de consigner ici les admirables et charmantes créations de Roger à l'Opéra-Comique ; qu'il nous suffise de rappeler ses merveilleux succès dans le *Perruquier de la Régence*, la *Figurante*, *Régine*, le *Shérif*, le *Guittarero*, le *Code noir*, *Éva*, les *Mousquetaires de la Reine*, la *Part du Diable*, la *Sirène*, *Haydée*, et dans les reprises du *Domino noir*, le *Chalet*, *Richard Cœur de Lion*, etc.

Roger, pendant dix années, a fait les délices de l'Opéra-Comique, où il était adoré. C'est alors qu'il visa plus haut et voulut, au grand Opéra, partager la gloire des Adolphe Nourrit et des Duprez.

On se rappelle que la critique musicale l'accusa de témérité ; mais l'artiste avait la conscience de sa force et n'en tint pas compte. La tentative était hardie en effet ; mais Meyerbeer, qui depuis longtemps lui destinait le rôle de Jean de Leyde, Meyerbeer, qui se connaît en artistes, était de moitié dans son audace. Roger d'ailleurs est un artiste de haute initiative, un soldat de l'art, si je puis ainsi parler, qui va droit au feu, et qui, confiant dans sa vaillance, est toujours sûr de la victoire.

Donc, il aborda résolûment le formidable répertoire du grand Opéra, et l'on n'a pas oublié le succès extraordinaire qu'il obtint dans le *Prophète*, la *Reine de Chypre*, *Lucie*, la *Favorite*, les *Huguenots*, etc.

Roger se posa donc à l'Opéra en chanteur de premier ordre, et il y montra un talent incomparable de tragédien. Sous ce rapport il est l'égal d'Adolphe Nourrit.

On peut dire que Roger l'emporte sur tous ses devanciers par son talent cosmopolite. Il sait chanter en italien, en allemand, en espagnol, en anglais, en hongrois même, tout aussi bien qu'en français. Ses excursions ont été triomphales en Allemagne, où il a toujours produit un effet extraordinaire, où il est adoré, où il est considéré comme le premier chanteur du monde.

Jamais artiste ne fut, à juste titre, plus entouré de vives sympathies que Roger. On l'admire et on l'aime. On apprécie ce caractère loyal et généreux d'artiste, cette distinction vraiment aristocratique, cet excellent cœur et cette exquise politesse qui révèlent un galant homme.

On n'a pas oublié l'impression que produisit le funeste accident arrivé à Roger. Ce fut, dans toutes les classes de la société, un deuil général. Roger, dans ce malheur, montra une âme stoïque; il prouva que son caractère égalait son talent. On craignait qu'il ne fût perdu pour l'art, mais il a été supérieur à l'adversité; plein de courage et d'énergie, il est rentré glorieusement dans l'arène, et quand il reparut à l'Opéra, il excita le plus frénétique enthousiasme. Il a chanté au théâtre Italien avec un succès extraordinaire, et en dernier lieu à l'Opéra-Comique où, dit-on, il est engagé.

Roger est une des plus brillantes et des plus séduisantes figures artistiques de notre époque. Il est admiré, et surtout il est aimé.

D.

IMP. DE NAPOLÉON CHAIX ET Ce, RUE BERGÈRE, 20. — 6796.



Disdéri, Phot.

ROSINA PENCO.

MME PENCO

(ROSINA)

Mme Penco a débuté à Paris en 1855, et depuis cette époque elle n'a pas quitté notre scène italienne, où, grâce au succès, elle s'est avec bonheur acclimatée. On a donc le droit d'espérer qu'elle fournira au théâtre impérial Italien une carrière aussi longue que brillante, à l'exemple de son illustre devancière Giulia Grisi, dont elle tient si vaillamment le répertoire.

Si vingt années ne les séparaient pas, Mme Penco serait la rivale de Giulia Grisi en talent et en beauté.

Mme Penco, en effet, sans avoir tout à fait l'ampleur et la puissance de la grande cantatrice dont elle est l'héritière, est un vrai soprano dramatique. Sa voix est

pleine, claire, sonore, vibrante et pathétique dans les notes élevées, qui seules peuvent exprimer la passion, le sentiment, la douleur, le désespoir.

Depuis que Mme Penco est à Paris, elle a fait de grands progrès. Elle est parvenue à acquérir une admirable sûreté de méthode merveilleusement servie par l'intelligence et la volonté de l'artiste. Elle a, comme comédienne, le sentiment, le feu, le goût, l'expression.

Mme Penco est une des belles cantatrices qui aient paru au théâtre Italien. Il serait difficile de trouver une plus jolie tête, une plus charmante figure, une physionomie plus gracieuse et plus sympathique, un ensemble plus harmonieux et de plus exactes proportions corporelles.

Mme Penco est Napolitaine. Elle est née à Naples, en 1830, de parents gênois.

Elle manifesta dès l'enfance de rares dispositions pour la musique; elle reçut l'éducation la plus soignée et fit de sérieuses études musicales.

Le sort voulut qu'elle débutât, non à San-Carlo ni à la Scala, mais en Suède, au théâtre royal de Copen-

hague, où elle obtint un grand succès. Elle fit ensuite dans les provinces suédoises et danoises une excursion des plus brillantes, et vint donner des représentations à Stockholm, où elle obtint, par son talent et sa personne, les vives sympathies du public.

Malgré tant de triomphes, Mme Penco n'ose pas venir encore à Paris; elle continue ses étapes artistiques dans les capitales de l'Europe.

Elle passe l'année 1849 à Berlin, et son nom commence à être cité dans les correspondances de la presse musicale parisienne.

Elle chante à Constantinople pendant les années 1850 et 1851.

En 1852, elle revient en Italie : elle est applaudie à Florence, à Trieste, à Naples.

C'est de Rome que date surtout sa grande renommée, où elle chante avec le succès le plus éclatant pendant la saison de 1853.

Elle excite, en 1854, le même enthousiasme à Gênes. Elle s'y marie.

Mme Penco se plaît à Paris, où elle est dignement appréciée par ce public aristocratique du théâtre Italien, qui juge si bien le talent des artistes, et qui aime en même temps dans les grandes cantatrices la distinction et l'élégance. Elle est applaudie constamment dans tous ses rôles; elle est supérieure dans *Semiramide.* Son talent est souple et varié; c'est au point qu'elle a beaucoup réussi dans *la Traviata*, l'une des œuvres les plus mélodiques de Verdi. Elle y a fait admirer le timbre sympathique et la grande fraîcheur de sa voix. Elle n'a pas joué le rôle à la façon de Mlle Piccolomini, qui ne voyait que l'héroïne du demi-monde; elle a compris qu'une jeune fille du temps de Louis XIV ne pouvait avoir ces allures modernes; elle y a été charmante, mais elle y est restée femme comme il faut, sans contracter ses traits au moment de l'agonie et sans reproduire les spasmes et la toux convulsive de la Piccolomini.

D.

IMP. DE NAPOLÉON CHAIX ET Ce, RUE BERGÈRE, 20. — 7758



Disdéri, Phot.

BRESSANT.

BRESSANT

(JEAN-BAPTISTE-FRANÇOIS)

Bressant est né à Chalon-sur-Saône le 20 octobre 1816. Sa mère, n'ayant pas assez de fortune pour le mettre en pension, l'envoya simplement à l'école; il doit à lui-même l'instruction qu'il possède.

A l'âge de dix ans il vint à Paris. Un ami de sa mère lui donna un Racine qu'il lut avec ardeur. On fut frappé de sa prodigieuse mémoire, et il fut présenté à Casimir Bonjour, qui lui fit réciter quelques passages de *Phèdre* et lui donna une lettre pour Michelot. « Mon ami, lui disait-il, je vous adresse un futur prince de la Comédie française. » Bressant était trop jeune pour commencer des études sérieuses; Michelot l'admit dans sa classe comme auditeur, et lui donnait une fois par semaine un billet pour assister aux représentations.

A l'âge de quatorze ans il fut placé, comme petit clerc chez un notaire. A seize ans, en 1832, il entre chez les

frères Seveste, et fait son apprentissage de comédien aux théâtres de la banlieue. Au bout de six mois il eut la chance de jouer, dans *Antoine ou les Trois générations*, le rôle créé par Mlle Déjazet à côté de Potier, au théâtre des Nouveautés, et il y fut remarqué. Il fut engagé au théâtre des Variétés par le directeur, M. Armand Dartois, qui ne sut pas employer de si réelles dispositions. Bressant n'y resta qu'une année et il fut engagé pour six mois au Théâtre-Français de Londres, où jouait le grand comédien Perlet, qui dit en parlant de Bressant : « Ce jeune homme sera un jour un des plus charmants jeunes premiers de la Comédie française. »

Jenny Colon, qui avait donné des représentations à Londres, jouait aux Variétés avec Vernet le joli vaudeville de la *Prima Donna*. Vernet se trouva empêché par la goutte, et Jenny Colon fit appeler Bressant, qui fut rengagé. On s'aperçut enfin que le jeune artiste avait du talent et la perspective d'un bel avenir. Il se révéla dans *la Comtesse d'Egmont*, *le Père Goriot*, et surtout dans *le Marquis de Brunoy*, où il jouait à côté de Frédérick Lemaître, qui le félicita beaucoup après la première représentation. Mais un rôle qui lui fit encore plus d'honneur, c'est le personnage du prince

de Galles, dans *Kean*. Il y parut en vrai prince, selon l'expression de Casimir Boujour; il y montra une distinction rare, une haute élégance, qualités qui faisaient ressortir merveilleusement sa diction juste, son agréable organe, sa tournure aisée et ses autres avantages physiques. C'est ce rôle qui alors attira sur lui l'attention de la Comédie française, où il fût entré en 1837, s'il l'eût voulu.

A la suite de contestations avec la direction des Variétés, Bressant partit à l'improviste pour Saint-Pétersbourg, ce qui lui a coûté 20,000 fr. de dommages-intérêts. Cinq ans après, il quitta Saint-Pétersbourg, où il avait une vogue immense, et vint s'engager au Gymnase. Il y débuta dans *George et Maurice*, le 21 février 1846. Il y eut de nombreuses et charmantes créations, notamment dans *Clarisse Harlowe*, *Horace et Caroline*, *la Protégée sans le savoir*, *Brutus lâche César*, *le Changement de main*, *le Piano de Berthe*, *Un fils de famille*, *le Canotier*, etc., etc.

Il y avait huit ans qu'il était entré au Gymnase, quand on lui proposa, pour retourner en Russie, 70,000 fr. par an avec deux mois de congé. C'est alors que M. Fould , ministre d'État, lui fit proposer son admis-

sion dans la Société de la Comédie française. Il accepta. Par décision du ministre d'État, il fut nommé, à partir du 1er février 1854, sociétaire de la Comédie française, à part entière et chef d'emploi, avec 6,000 fr. de subvention particulière, deux mois de congé, et des feux qui varient de 10 à 20 fr. chaque fois qu'il joue.

Bressant joua pour la dernière fois au Gymnase, le 31 janvier 1854. Huit jours après, il débutait à la Comédie française, dans Clitandre des *Femmes savantes*. Il y fut applaudi, non-seulement pour sa belle tenue, sa rare élégance, son intelligence fine et délicate, mais encore par sa façon de bien dire les vers, grand mérite pour un artiste qui pendant vingt ans n'avait joué que le vaudeville. Il a, depuis abordé divers rôles de l'ancien répertoire; il est excellent dans Moncade, de *l'École des Bourgeois ;* Almaviva du *Barbier de Séville*; Dorante, des *Fausses confidences;* et surtout dans le marquis, du *Legs*, qu'il joue avec l'autorité d'un talent plein de franchise et de finesse.

D.

PARIS — IMP. NAPOLÉON CHAIX ET Ce, RUE BERGÈRE, 20. — 7746





Disdéri, Phot.

Mᵉˡˡᵉ. DELPHINE FIX.

Mlle FIX

(DELPHINE)

Un vieil amateur, comme on en rencontre encore à la Comédie française, me disait, il y a quelque temps :

— Mlle Fix me rappelle Mlle Bourgoin.

— Comment l'entendez-vous ?

— C'est le même air en scène, la même espièglerie et la même grâce, tout ce qu'il y a de plus mutin et de plus touchant, le rire et la langueur : délicieuse comédienne !

Ce ne sont peut-être pas ses paroles expresses, mais c'en est le sens.

La comparaison ne va pas au delà de la scène ; au foyer de la Comédie française, Mlle Fix n'est pas une Bourgoin. Mlle Fix, pour ne pas jeter son bonnet par-dessus les moulins, n'en est pas moins une fort jolie personne aussi spirituelle que gracieuse. Elle a, chez elle et dans le monde, la tenue, l'élégance, le goût qui lui donnent au théâtre une si grande séduction.

Elle a débuté comme débutent toutes les comédiennes, dans l'emploi des ingénues ; mais c'est comme jeune première surtout qu'elle est sans rivale. Elle tient l'emploi avec un succès sincère et le tiendra longtemps encore, tandis que beaucoup de comédiennes de mérite ont été obligées de s'élever aux grandes coquettes.

J'ai dit que Mlle Fix a de l'esprit ; c'est un bruit très-répandu et ce ne sont pas les sots qui font courir ce bruit-là. Il y a peu de temps, un journaliste, désirant écrire sa biographie, lui demandait quelques notes ; elle répondit qu'elle ne lui indiquait pas son âge, non pour le moment, mais pour *plus tard*.

Certes, elle n'est pas encore obligée par coquetterie à

dissimuler son âge; elle est aujourd'hui dans l'épanouissement de la jeunesse : elle est née le 8 septembre 1834, à Tillancourt, l'un des plus jolis villages de la Moselle; mais depuis l'âge de sept ans, déjà son goût pour la comédie l'entraînait; elle avait quatorze ans à peine quand elle entra au Conservatoire, en 1847, dans la classe de M. Beauvallet. Elle brilla dans les concours, où elle obtint le premier prix de comédie.

Mlle Fix débuta à la Comédie française en 1849, le 8 septembre, jour anniversaire de sa naissance, par le joli rôle d'Abigaïl, du *Verre d'eau*, où, quelques années auparavant, avait débuté avec tant d'éclat Mlle Doze, depuis Mme Roger de Beauvoir, la seule élève de Mlle Mars; elle y fut tout aussi remarquée que sa charmante devancière.

Bientôt la retraite de Mlle Anaïs Aubert vint mettre Mlle Fix en possession des jolis rôles de Chérubin, dans le *Mariage de Figaro;* du duc d'York, dans les *Enfants d'Edouard;* de Péblo, dans *Don Juan d'Autriche:* types charmants dont elle sut rendre à ravir la grâce et le caprice.

On sait que M. Scribe, pour donner du relief à ses pièces nouvelles, sait accaparer les vrais talents qui viennent d'éclore ; il voulait que Mlle Fix jouât dans *Bataille de Dames*, mais cette comédie fut ajournée ; la première création de cette charmante artiste eut lieu dans *Charlotte Corday*, de M. Ponsard, où elle dit à ravir le beau prologue prononcé par Clio, la muse de l'histoire.

Mlle Fix, par l'attrait de sa personne et de son talent, a mis en relief les héroïnes de la comédie moderne ; elle y a si bien mis son cachet, qu'elle compte autant de succès que de créations : on ne peut l'oublier quand on l'a vue dans les *Contes de la reine de Navarre*, *Bataille de Dames*, *le Bonhomme Jadis*, *le Cœur et la Dot*, *la Joie fait peur*, etc. Elle n'excelle pas moins dans l'ancien répertoire, et elle est incomparable dans cette éblouissante et joyeuse fantaisie de Regnard qui s'appelle *les Folies amoureuses*.

D.

PARIS. — IMP. NAPOLÉON CHAIX ET Ce, RUE BERGÈRE, 20. — 9852



Disdéri, Phot.

Mlle FIGEAC.

Mlle FIGEAC

(BATHILDE)

Mlle Figeac a été inscrite, il y a quinze ans, dans un élégant volume intitulé : *les Jolies actrices de Paris*. Si l'auteur s'avise de faire une seconde édition de son livre, cette charmante artiste y pourra tenir encore sa place sans craindre une rivalité nouvelle.

Elle avait à peine dix ans quand elle perdit sa mère, et la gracieuse orpheline fut recueillie par une tante qui lui fit donner une bonne éducation.

Elle assista, en 1836, à la représentation d'*Héloïse et d'Abeilard*, à l'Ambigu-Comique, et ce mélodrame de Francis Cornu décida sa vocation.

Bathilde Figeac était alors âgée de douze ans, étant née à Paris en avril 1824. Elle étudia la comédie à la salle Chantereine, théâtre d'élèves qui n'existe plus, et qui a été remplacé par l'école d'Achille Ricourt.

Elle débuta, le 11 octobre 1839, au théâtre de la Renaissance, dans *Revue et corrigée*, de M. de Saint-Hilaire. Le rôle ne pouvait prouver son mérite, mais elle séduisit tout le monde par sa jolie figure, son gracieux regard et l'agrément de sa personne.

Le directeur de la Porte-Saint-Martin, un homme d'esprit, un homme à idées et qui en cherchait sans cesse, remarqua la jeune et jolie Figeac ; il l'engagea pour jouer, dans *Bianca Contarini*, de Paul Foucher, le rôle d'une petite esclave grecque. Elle y fit sensation, non qu'il lui fût possible d'y manifester son talent, mais elle y était si jolie ! Elle joua ensuite le rôle d'Inès dans le *Vautrin* de Balzac, pièce qui n'eut qu'une représentation, parce que notre grand Frédérik-Lemaitre eut la fantaisie de faire, avec la physionomie et le costume, une trilogie où il photographiait Vidocq, Talleyrand et Louis-Philippe.

Le théâtre de la Porte-Saint-Martin vint à sombrer. Mlle Figeac s'engagea. Où ? Au Café-Spectacle fondé par un certain capitaine Legras au boulevard Bonne-Nouvelle. Quatre jours après son début, elle était engagée au Gymnase, où elle joua les chefs-d'œuvre du répertoire : *Estelle*, *la Marraine*, *la Reine de seize ans*, etc. Delà elle alla au théâtre du Vaudeville, qui peu de temps après fit faillite.

Il y a ici une lacune dans la carrière artistique de Mlle Figeac, qui disparut de la scène pendant quelques années. Les chroniqueurs disaient, les uns qu'elle était entrée au couvent, les autres qu'elle était en Pologne, où elle était devenue châtelaine.

Elle revint à Paris au bout de quelques années et, dans la presse comme dans le monde artiste, elle reçut le plus aimable accueil. M. Montigny, directeur du Gymnase, s'empressa de l'engager, et elle eut l'occasion de créer de fort jolis rôles. Tous les spectateurs qui ont eu le plaisir de la voir dans les rôles de Julie de *Philiberte*, et de Mme Delaunay, de *Diane de Lys*, n'ont oublié ni son esprit, ni sa grâce, ni son élégance.

Mlle Figeac appartient aujourd'hui à la Comédie française, où sa place était marquée depuis longtemps. Elle y tient son rang avec honneur, en comédienne élégante et spirituelle qu'elle est.

Aucune actrice, si j'excepte Mlle Delphine Marquet, ne sait aussi bien s'habiller que Mlle Figeac, qui excelle dans le costume, dont elle a pleinement la science. Mlle Figeac est toujours sûre de charmer les yeux par sa mise pleine de goût comme par la distinction de sa physionomie et de sa tenue. Mlle Figeac appartient à l'aristocratie artistique.

D.

PARIS. — IMP. NAPOLÉON CHAIX ET Ce, RUE BERGÈRE, 20. — 5132.



Disdéri, Phot.

BERTHELIER.

BERTHELIER

(JEAN-FRANÇOIS-PHILIBERT)

Ce que l'on apprécie surtout dans Berthelier, c'est la distinction, qualité rare chez les acteurs et chanteurs comiques. Il est difficile, en ce genre, de ne pas dépasser le but; la plupart des comiques vont à fond de train dans la charge et arrivent à la trivialité. Plus le rôle est burlesque ou la chansonnette comique est effrontée, moins l'interprète doit avoir d'audace; il faut nécessairement adoucir l'âpreté de l'œuvre par une franche et naïve gaieté, de piquantes restrictions et une expression discrète. C'est là le grand mérite de Berthelier qui n'est pas seulement excellent trial à l'Opéra-Comique, mais qui, dans les salons et les concerts, est le chanteur comique par excellence.

Berthelier est né, le 14 décembre 1830, à Panissière (Loire), petite ville près de Lyon.

A l'âge de onze ans, à la distribution des prix de l'École normale, il jouait le rôle du petit Nicolas dans

le Bourgeois gentilhomme du Molière enfantin. Il y mit tant de finesse, de naturel et de gaieté que l'un des spectateurs s'empressa de lui prédire un brillant avenir dramatique et donna le conseil à ses parents de l'envoyer au Conservatoire de Paris.

Berthelier était trop jeune pour que son père, qui était notaire à Panissière, pût l'expédier à Paris. L'enfant fut placé chez un libraire de Lyon, type excentrique dont Berthelier a fait plus tard une parodie bouffonne dans la chanson du *Sombre Tapamore*.

Le jeune Berthelier avait la conscience de sa force; aux monotones études du Conservatoire il préférait les aventures imprévues et joyeuses du *Roman comique* de Scarron. Il va d'abord à Poitiers; là, il chante au théâtre le rôle de Fernand, de la *Favorite*. De Poitiers il vient à Paris en 1850, où il est pensionnaire de M. Aublin, ex-baryton de province et propriétaire du café-concert de la rue Contrescarpe. Un soir, le spirituel dessinateur Bertall, qui flânait par hasard dans le quartier latin, entra, et la verve, la finesse, la naïveté, l'originalité du jeune chanteur comique le séduisirent.

Tout vrai artiste a du cœur: Bertall prit intérêt au jeune Berthelier et le présenta peu de jours après dans

le salon de Mme Orfila, où il obtint un vrai triomphe. Plus tard il fut par hasard entendu par M. Clapisson qui lui donna des leçons.

Malgré ces deux patronages, Berthelier n'arrive pas encore au théâtre ; il va faire une brillante campagne au Casino de Lyon, revient à Paris et va droit au directeur des Bouffes-Parisiens. Offenbach se met au piano ; Berthelier chante la chanson des *Gestes*, et le spirituel impresario, fin connaisseur, l'engage aux appointements de 600 francs par mois.

Berthelier a eu de charmantes créations aux Bouffes-Parisiens, entre autres *les Deux Aveugles*, *Bataclan*, *le Violonneux*, *le Duel de Benjamin*, *le Rêve d'une nuit d'été*. Cette dernière pièce lui fut très-utile : M. Auber assistait à la représentation, et Berthelier lui plut au point qu'il le recommanda au directeur de l'Opéra-Comique, où il fut sur-le-champ engagé.

Le début de Berthelier à l'Opéra-Comique a eu lieu dans *Maître Pathelin*, où il eut la chance d'avoir un rôle charmant, naïf, mais d'une difficulté extrême ; Berthelier le rendit avec une rare intelligence, en artiste plein de goût, et il se plaça par cette piquante création à côté de Sainte-Foix.

Berthelier est le maître de la chansonnette. Il a par sa distinction, ses manières, sa tenue, sa gaieté de bon goût et son observation des convenances, une position à part. Jamais artiste n'a été recherché avec plus d'empressement dans les hauts salons; il est surtout l'artiste assidu des soirées de Rossini, qui l'aime beaucoup et qui lui a envoyé en janvier dernier son portrait avec ces mots :

« Offert *à mon* Berthelier, chanteur inimitable, et qui fait le bonheur » de son affectionné.

» Rossini. »

Ce qui concilie à Berthelier toutes les sympathies, c'est qu'il est aussi laborieux que modeste. Excellent musicien, chanteur original et doué d'une jolie voix, il plaît au public de l'Opéra-Comique, où il compte un certain nombre de créations remarquables dont la dernière, *Maître Claude*, a mis en relief son talent vif et sincère, plein de gaieté et de naturel.

D.

PARIS. — IMP. NAPOLÉON CHAIX ET Cᵉ, RUE BERGÈRE, 20. — 7762.



Disdéri, Phot.

Mme BORGHI-MAMO.

Mme BORGHI-MAMO

(ADÉLAÏDE)

Adélaïde Borghi est née à Bologne en 1829. Dès l'enfance elle montra de rares dispositions pour l'art musical, et la célèbre Pasta, qui appréciait beaucoup cette voix fraîche et brillante de contralto, lui conseilla de suivre la carrière de cantatrice.

Mme Borghi-Mamo est douée en effet d'une des voix les plus énergiques et les plus caressantes que l'oreille puisse entendre; cet organe clair, limpide, vibrant, sympathique, dont jamais la pureté ne s'altère, est d'une grande étendue et atteint facilement les notes sonores du soprano.

Adélaïde Borghi avait dix-sept ans à peine quand elle débuta, en 1846, à Urbin, dans *Il Giuramento.*

Elle y obtint un succès éclatant et y déploya un talent qui ne laissait aucun doute sur le brillant avenir qui lui était réservé.

Elle chanta ensuite pendant deux années sur plusieurs scènes italiennes et reçut partout le même accueil.

En 1849, elle eut de grands triomphes à Malte, où elle épousa M. Mamo.

Depuis cette époque jusqu'en 1852, elle chante en Italie et se place au rang des célébrités. Les compositeurs écrivent à l'envi des partitions pour elle : Pacini, *Malvina di Scozia* et *Romilda ;* Mercadante, *la Statira;* et Rossi, *l'Alchimista*. Elle fait en 1853 une brillante campagne à Vienne, et en 1855 elle débute à Paris, au théâtre Italien, avec un succès immense.

M[me] Borghi-Mamo n'eut pas de peine à conquérir les suffrages du dilettantisme parisien, qu'elle charma par la beauté de sa voix et la perfection de sa méthode, pendant les deux saisons qu'elle fit à la salle Ventadour. Elle eut beaucoup de succès dans *Cenerentola*, *Il Barbiere* et plusieurs autres ouvrages de Rossini et de Donizetti; mais c'est surtout dans le *Trovatore* qu'elle fit sensation et fut admirée.

L'Opéra, qui est toujours à la recherche d'éminentes cantatrices, sans doute parce qu'il ne sait en conserver aucune, s'empressa d'engager M[me] Borghi-Mamo à des conditions magnifiques.

C'est en 1856 que M[me] Borghi-Mamo fit son apparition à l'Opéra. Elle remporta de grands triomphes dans *le Prophète* et *la Reine de Chypre*.

Elle aborda ensuite (novembre 1856) le rôle de Léonor, de *la Favorite*, l'un des plus formidables du grand répertoire. La puissance et la fraîcheur de son organe, son style magistral et son art profond, éloignaient d'avance toute crainte; mais le rôle de Léonor est empreint d'une passion et d'une énergie qui demandent une tragédienne. M[me] Borghi-Mamo s'y révéla sous un nouveau jour. Elle y fut dramatique, inspirée, éloquente; elle y montra des élans de passion admirables. Dans l'air *O mon Fernand!* et dans le fameux duo, elle s'éleva jusqu'au sublime.

M[me] Borghi-Mamo produisit peut-être encore plus d'effet dans *le Trouvère*, dont la partition fut importée à l'Opéra en janvier 1857. Elle fut pathétique au dernier point dans Azucena la bohémienne, tant elle s'incarna merveilleusement dans ce type vigoureux et

sauvage. Elle y montra un grand talent de tragédienne et chanta délicieusement une mélodie nouvelle que Verdi avait ajoutée à sa partition. L'Empereur et l'Impératrice, qui assistaient à la première représentation, lui envoyèrent, après le premier acte, un magnifique bracelet. L'usage en Italie veut que l'on porte immédiatement les présents de ce genre ; la cantatrice mit le bracelet à son bras, et à son entrée, au deuxième acte, elle s'inclina devant la loge impériale, en découvrant son bracelet, qu'elle cacha tout aussitôt pour rentrer dans son rôle.

La dernière création de Mme Borghi-Mamo à l'Opéra, est le rôle d'Olympia dans *Herculanum*. Elle y fut magnifique et réellement admirable.

Mme Borghi-Mamo refusa de renouveler avec l'Opéra son engagement expiré ; l'éminente cantatrice appartient aujourd'hui à l'Angleterre et à la Russie.

D.

PARIS. — IMP. NAPOLÉON CHAIX ET Ce, RUE BERGÈRE, 20. — 7754.

